

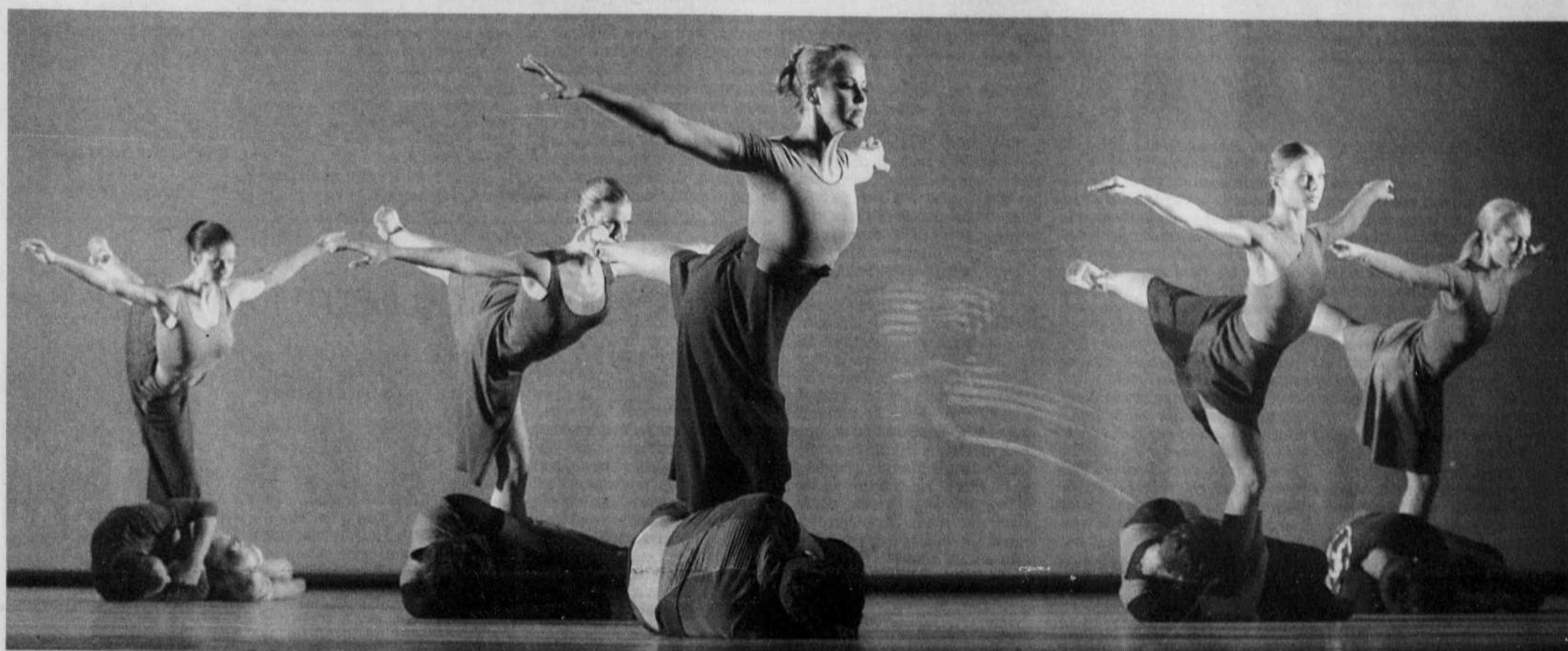
CINÉMA

Western en noir et scope
Page E 3

NOUVELLES D'ÉTÉ

La dame en bleu
Page E 6

LE DEVOIR

CAHIER
ELivres
et Culture

SOURCE FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVÉUR

D A N S E

Un mariage dans l'air

*Le Festival des arts
de Saint-Sauveur:
vers une association
avec les Grands Ballets
canadiens de Montréal*

Anick Bissonnette, première danseuse des GBCM, prend les rênes de la direction artistique de l'événement estival. Pour son coup d'envoi, elle a choisi d'inviter la Compania Nacional de Danza 2 et le Ballet national de Prague.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Une petite révolution silencieuse s'est opérée au Festival des arts de Saint-Sauveur, fête estivale organisée quasi bénévolement par quelques passionnés d'art. D'abord, l'événement qui se tenait au mois d'août depuis six ans se déroule désormais au cœur de l'été. Amorcé hier soir, il se poursuit jusqu'au 20 juillet. Un changement de garde colore aussi la septième édition du rendez-vous champêtre de la danse et de la musique. En effet, la première danseuse des Grands Ballets canadiens de Montréal (GBCM), Anick Bissonnette, se voit accorder le titre officiel de directrice artistique.

Dans les faits toutefois, les choses n'ont pas changé autant qu'il y paraît. Anick Bissonnette a beau être une étoile dans le monde merveilleux du ballet, elle brille surtout par sa grande modestie. «J'ai le beau rôle parce que, en fait, il s'agit d'approcher les compagnies et de leur faire le plaisir de les inviter dans un festival, précise-t-elle d'entrée de jeu. Je n'ai pas les contraintes d'un directeur artistique de compagnie qui négocie les contrats.»

De son côté, Jacques Delisle, grand manitou du festival depuis ses débuts, n'hésite pas à vanter les qualités multiples d'Anick Bissonnette pour justifier sa nomination au poste de directrice artistique. «C'est la personne idéale: elle a une bonne crédibilité, elle est intelligente, elle a des idées précises et contemporaines sur la danse et elle a un excellent réseau de contacts.» De plus, même si le choix n'a pas du tout été fait en ce sens, il reconnaît que la danseuse est une «très bonne ambassadrice» d'un autre projet en chantier au festival: celui de s'associer plus étroitement avec les GBC.

Futurs résidents

«On espère que les GBC deviennent la compagnie résidente du festival, affirme la danseuse. On aimerait qu'il y ait une création qui se fasse chaque année, donc les danseurs de la compagnie déménageraient à Saint-Sauveur pendant quelques semaines. Le public pourrait venir voir comment on monte une création. Et les danseurs qui le souhaitent pourraient enseigner. Mais tout ça est au stade de pourparlers. Et Saint-Sauveur n'a pas de lieu pour recevoir 35 danseurs», souligne Anick Bissonnette.

On aimerait
qu'il y ait
une création
qui se fasse
chaque
année

Le projet se bute aussi aux problèmes des vacances des danseurs, lesquelles coïncident avec la période du festival. «On s'est promis de trouver une solution d'ici septembre», dit Jacques Delisle. D'ici là, le spectacle A suivre, entièrement conçu par des chorégraphes et danseurs des GBCM et présenté à Montréal cette saison.

VOIR PAGE E 2: MARIAGE

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Au royaume du country-rock

DAVID CANTIN

Après la visite des Good Brothers lors du premier week-end, c'est au tour des neveux The Sadies de faire un détour par le Festival d'été de Québec à la toute fin de cette 38^e édition. Avec les Rosanne Cash, Mary Gauthier, Daniel Lanois, Howe Gelb ainsi que The Derailers, une pareille délégation country-folk n'a jamais été aussi forte dans les parages. Il ne manquait que The Sadies pour terminer ce volet de façon exemplaire. Ainsi, Travis Good et ses complices s'amènent avec leur mélange de country-surf qui s'étend même jusqu'au néo-psy-

chédéisme californien. Le mauvais garçon du blues Andre Williams sera également de la partie à la place d'Youville dimanche soir.

Du bon vieux rock'n'roll

Depuis la parution de *Precious Moments* en 1998, les frères Travis et Dallas Good ne cessent de repousser les limites d'un rock à saveur country. Sur le plus récent album, intitulé *Stories Open Told*, The Sadies brouillent plus que jamais les genres, du garage au folk. En ligne avec Travis, le chanteur et guitariste affirme toutefois que le quatuor de Toronto ne fait que du bon vieux rock'n'roll. «On se

considère, à la base, comme un groupe de rock. Notre musique s'ancre néanmoins dans une certaine tradition country. On peut effectivement dire qu'on poursuit un genre musical qui a démarré avec Nashville Skyline et Sweetheart Of The Rodeo.» Dylan et Parsons sont en effet les deux références charnières pour qui-conque s'intéresse à ce créneau en marge de Nashville. Par contre, on mentionne également les noms de Steve Albini et Greg Keelor (membre phare de Blue Rodeo) dans le scénario hors du commun des Sadies.

VOIR PAGE E 2: SADIES



SOURCE FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Culture

MARIAGES

SUITE DE LA PAGE 1

Mais on verra surtout, dans cette édition, «des compagnies qui ne se sont pas présentées à Montréal durant l'année», annonce la directrice. Sous son égide artistique, le festival prend aussi un virage un peu plus contemporain et fait un retour à une programmation européenne après avoir axé sa dernière saison sur la danse américaine. C'est d'ailleurs ce qui a conduit au devancement du festival dans l'été, puisque «en août toutes les grandes compagnies européennes sont en vacances», relève Jacques Delisle.

Avec Nathalie Buisson, ancienne danseuse des GBCM et membre du comité de programmation, Anick Bissonnette a choisi d'inviter la nouvelle Compagnia Nacional de Danza 2 (CND2), qui forme de jeunes danseurs au style et au répertoire du chorégraphe espagnol Nacho Duato. «C'est une plus petite compagnie qui ne viendrait probablement pas à la Place des Arts», explique la grande admiratrice de Duato dont elle «pourrait regarder le travail tout le temps». Outre *Duende*, au répertoire des GBCM, la jeune troupe interprétera *Coming Together*, une autre œuvre moins connue du chorégraphe espagnol, ainsi que *White Men Sleeping*, une pièce du directeur adjoint de CND2, Tony Fabre. Une discussion avec Nacho Duato suivra la présentation de chaque spectacle.

Coup de cœur

Mais le coup de cœur de la directrice va au Ballet du Théâtre national de Prague, compagnie plus classique mais qui présentera deux créations, dont l'une du jeune chorégraphe et ex-danseur des GBCM Sean Hounsell. «Souvent, nos chorégraphes partent ailleurs, on en entend parler mais on ne voit pas ce qu'ils font», déplore la directrice. «Je trouvais que c'était intéressant de voir l'intégralité de l'imprimé dont la première a eu lieu au mois de juin à Prague.» La deuxième création, *Ways 03*, est l'œuvre du directeur de la compagnie pragoise, Petr Zuska, égale-

ment un ancien danseur des GBCM. Pour Anick Bissonnette, à qui il «faut vraiment une raison de faire venir les compagnies», l'invitation du Ballet de Prague est ainsi toute justifiée. Enfin, le troisième élément de programme de la troupe européenne est une pièce de Jiri Kylian inconnue au pays, *Stamping Ground*.

Notons aussi la tenue du concours chorégraphique dont les candidats étaient d'une «qualité incroyable» cette année, selon la directrice du festival. Les trois finalistes promettent donc de durs délibérés de la part du public et du jury. Enfin, la troupe Les Sortilèges fait un retour au festival, sans oublier quelques troupes des Laurentides.

Côté musical, le chant est à l'honneur avec, en salle, le spectacle de Robert Marien qui chante les grands airs de comédies musicales et la venue de Cantabile de Londres. Sur les scènes extérieures gratuites, la musique tzigane s'impose notamment avec les formations Traky et Gadji-Gadjo. Anick Bissonnette avoue que la musique n'est pas sa tasse de thé; elle a donc cédé beaucoup de terrain à Jacques Delisle et au fondateur du festival, Lou Gordon, pour la programmation musicale, tout aussi élaborée que celle de la danse.

Mais la danseuse-vedette reconnaît aussi ses nouvelles fonctions de directrice s'inscrivent assez naturellement dans la suite de son métier de ballerine. «Ça me permet de toucher à autre chose, de découvrir que c'est quelque chose que j'aime faire, et j'apprends énormément», confie-t-elle, ravie. Anick Bissonnette sait que le vieillissement est sans pitié pour une danseuse. «Cette année j'ai freaké», confie-t-elle en évoquant le sacrifice qu'implique son métier. Les tournées et les longues heures de répétitions n'offrent souvent pas le loisir de développer d'autres atouts en parallèle. Mais gare à la méprise: la danseuse entend poursuivre la danse «encore longtemps».

Festival des arts de Saint-Sauveur
Jusqu'au 20 juillet

SADIES

SUITE DE LA PAGE 1

D'ailleurs, c'est la première fois, sur *Stories Often Told*, que le groupe ne travaille pas en studio avec l'«antiproduit» culte de Chicago. «Lors de l'enregistrement de Tremendous Efforts, on avait amené Albini dans le bled de Greg. Steve s'intéresse davantage à capter un son en particulier alors que Greg en suggère beaucoup plus en matière d'arrangements. Je crois qu'à l'étape de *Stories Often Told*, on se sentait vraiment à l'aise avec les conseils d'un musicien de la trempe de Greg Keelor.»

On réitère d'ailleurs que ce quatrième album marque une étape importante dans la recherche constante de cette formation canadienne. Moins linéaire que certains efforts précédents, *Stories Often Told* a d'ailleurs reçu un excellent accueil critique, surtout en Europe, où le groupe commence à se tailler une place enviable. Comme l'explique Travis, «lorsqu'on

tourne avec des gens comme les Waco Brothers ou Neko Case, cela a nécessairement un impact sur nos chansons. Le but est toujours de savoir comment rendre la chanson la plus intéressante possible. Sur cet album, on était très heureux d'accueillir les Paul Aucoin, Doug Queen, Bob Egan ou Bryden Baird avec nous en studio. Le fait que nous soyons entourés de ces personnes que nous apprécions ne pouvait qu'avoir une influence positive sur notre propre matériel.»

À quoi peut-on s'attendre de ce premier passage des Sadies à Québec? «On ne veut pas nécessairement se concentrer sur le dernier album mais plutôt choisir dans l'ensemble du répertoire des Sadies. En spectacle, il faut simplement s'ajuster selon les circonstances. On préfère revenir à un son beaucoup plus cru. Ça ne peut qu'être la fête dans un contexte comme le Festival d'été.» On se réjouit déjà de la venue des frères Good dans un tel contexte.

La dernière fin de semaine du Festival d'été risque de plaire à un grand nombre. Aujourd'hui d'abord, les très populaires Cowboys Fringants devraient connaître un énorme succès sur les Plaines en compagnie des Vulgaires Machins. D'autres suggestions: Bob Geldof (l'ancien Boomtown Rats) et l'auteur-compositeur canadien Hawkeye Workman au parc de la Francophonie, ou encore le légendaire Peter Green Splinter Group à la place Métro. Dimanche, les Plaines devraient connaître une énorme affluence avec Kevin Parent et le Tony Levin Band. Quant aux amateurs de rock indépendant québécois, ils ne voudront certainement pas rater Les Chiens de même que Galaxie 500 au parc de la Francophonie. Dernière suggestion: l'excellent Orchestra Baobab en fin d'après-midi à la place d'Youville, des rythmes cubains qui se mêlent à la musique populaire du Sénégal. Un régal, quoi!

THÉÂTRE

Drôles de retrouvailles

DAVID CANTIN

Vous connaissez peut-être les films à succès *Un air de famille* ou *Le Goût des autres*? C'est le même tandem, Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui, qui est derrière *Cuisine et dépendances*, à l'affiche du 16 juillet au 16 août au théâtre du Petit Champlain. Il y a longtemps que du théâtre d'été s'était installé en plein centre-ville de Québec. Pourquoi pas? On parle d'une «comédie satirique à l'humour fin et grinçant». Il n'en fallait pas moins pour que les artisans du Théâtre du Palier s'investissent dans une telle aventure.

Entre deux répétitions, le comédien et directeur artistique du Théâtre du Palier, Serge Bonin, reprend son souffle afin d'expliquer les enjeux qui se greffent à cette quatrième production pour la troupe de Québec. «On voulait une pièce assez légère pour l'été mais aussi compatible avec les principes du Théâtre du Palier. Lorsque la copine de Nicolas m'a fait lire *Cuisine et dépendances*, j'ai alors compris qu'on avait entre les mains un texte idéal pour le théâtre du Petit Champlain. Cette comédie satirique connaît un succès incroyable en Europe. C'était le moment ou jamais.» Lauréate de trois prix Molière lors de sa création avant d'être adaptée au cinéma, *Cuisine et dépendances* met en scène des retrouvailles entre un couple et un ancien ami désormais célèbre. Cette tranche de vie se partage toutefois de la cuisine au salon. En attendant l'invité mystère, le climat bascule d'un extrême à l'autre. Dans un tel contex-

te doux-amer, Bonin incarne le personnage de Jacques, «le bon gars qui n'a jamais vraiment réussi, le genre bonasse, sympathique et beaucoup trop faible de caractère», comme il aime bien le décrire.

Un menu corsé

De la tendresse à la violence des opinions, le menu s'annonce plutôt corsé. «Ce n'est pas que de la rigolade facile, confirme Bonin. Derrière l'attente de cette star de la télé qu'ils n'ont pas vue depuis dix ans, il y a toute l'hypocrisie de même que les défauts des invités qui s'accrochent sous nos yeux. Georges [l'hôte de Jacques et Martine], avec ses problèmes d'argent, cherchera aussi à profiter de la situation alléchante. On assiste à une sorte de radiographie des relations qu'entretiennent ces individus entre eux. On ne peut que rire devant l'aspect plutôt loufoque des situations qui se précipitent.» L'homme derrière le Théâtre du Palier invite à croire que cette pièce, malgré ses airs de vaudeville, se situe dans la parfaite lignée des choix de la compagnie jusqu'à maintenant. «Après *La Dernière Lune* et *Trahisons*, je souhaitais revenir à un texte beaucoup moins sombre. Néanmoins, *Cuisine et dépendances* puise dans les défauts ainsi que dans les traits de caractère des personnages. Pour le Palier, c'est encore la complexité de l'être humain qui demeure au centre de la problématique. On veut rendre le théâtre contemporain accessible à tous, sans se perdre dans l'hermétisme ou la facilité.»

Quels sont les autres projets dans l'air pour cette troupe fort in-

teressante? Serge Bonin s'avance prudemment par rapport à cette question. «On voudrait éventuellement reprendre Monsieur Lovestart et son voisin de palier, mais la situation reste difficile. L'affluence au Petit Champlain va certainement avoir un impact. Si jamais la réponse est encourageante de la part du public, on aimerait sans doute présenter un autre spectacle l'été prochain. Il y a toujours un élément d'incertitude. C'est une première expérience pour nous dans un contexte semblable.» Pour cette pièce du duo Bacri-Jaoui, le comédien a cru bon de faire appel à Paule Savard pour la mise en scène. «C'est quelqu'un avec qui on reste à l'aise. Chacun propose certaines idées face aux personnages, mais Paule amène une présence des plus rassurantes. Elle comprend plutôt bien et respecte l'esprit du Palier.» Au cours de la prochaine saison, on devrait revoir Serge Bonin dans *Iphigénie ou le péché des dieux*, au Pénitencier, de même que *La Bonne Âme de Se-Thouan*, de Brecht, au Trident. De beaux défis en perspective.

CUISINE ET DÉPENDANCES

De Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui
Une production du Théâtre du Palier
Au Théâtre du Petit Champlain,
68 rue du Petit Champlain,
à Québec
Jusqu'au 16 août

VITRINE DU DISQUE

Les enfants de Ferré font le Léo

AVEC LÉO!

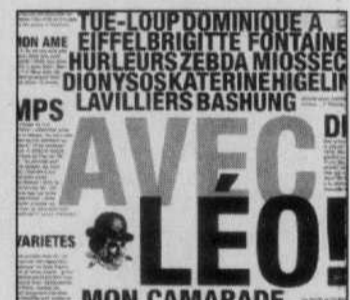
Artistes divers
Barclay (Universal)

Ça pleurait dans tous les coins, sous toutes les tentes du Village VIP. Le patron des FrancoFolies de La Rochelle, Jean-Louis Foulquier, et le patron de l'Olympia, Jean-Michel Boris, se tombaient dans les bras. Les collègues et moi recueillions les témoignages: fallait un papier pour le lendemain. Ferré était mort. C'était le 14 juillet 1993, en pleine fête nationale des Fran-

çais et au beau milieu des Francos. L'amar et le poète avaient tous deux choisi leur moment pour passer de vie à trépas.

Dix ans plus tard, l'industrie du disque, elle, ne choisit rien: c'est l'anniversaire, donc il y a disque-hommage. Et nouvelle bio de qualité intitulée *L'Enfant millénaire* et signée Jacques Vassal (chez Hors Collection). Il y aurait aussi eu grande commémoration sur scène aux FrancoFolies de La Rochelle si lesdites Francos n'avaient pas été annulées, rapport à l'interférence musclée des intermittents en lutte: c'est Bernard Lavilliers, fils spirituel officiel du camarade Léo, qui avait en main l'affaire, laquelle n'était pas petite, avec les Jacques Higelin, Daniel Auteuil, Jane Birkin, Juliette Gréco et autres Pierre Arditi au programme. On se reprendra dans cinq ans: il y a toujours des chiffres ronds à venir pour les morts.

Lavilliers ne fera pas complètement chou blanc: avec Higelin, il est de l'album concocté par Alain Gac et Sylvain Taillé au rayon recyclage de chez Barclay. Album d'héritiers de Léo très sur le volet: pas de demi-sels à la Bruel ou Pagny. N'ont été appelés que les purs et durs d'hier et d'aujourd'hui, Bashung, Brigitte Fontaine, Noir Désir, Dominique A, Miossec, et quelques groupes, Tue-Loup, Zebda, autant de bonnes graines d'in-



transigeants. Pas des mauviettes, en tout cas, si l'on en juge par les titres choisis: pour un Higelin qui se la joue coquine avec la *Jolie même* chère à Gréco, c'est la jugulaire qu'empoignent les Tue-Loup (*La Solitude*), Miossec (*O triste, triste était mon ami*, poème désespéré de Verlaine), Dionysos (implacable *Thank You Satan*), Noir Désir (radicale *Des armes*), Lavilliers (incontournable *La Mémoire et la Mer*), Zebda (plus qu'intense version de *Vingt ans*) et Fontaine (*Ame, te souvient-il?*, encore du Verlaine douloureux). Se distinguent avantageusement Katherine, qui redonne à *L'Été 68* tout son psychédéisme, et Bashung, qui ose réinventer *Avec le temps*, en récitatif sur fond de reggae machinique.

Avec *Léo!* n'est pas un disque léger, c'est voulu et cela se sent. Un peu trop, dirais-je. Voyez comme on

VOIR PAGE 4: VITRINE

LE FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

ÉDITION 2003

DU 11 AU 20 JUILLET

PREMIÈRES
NORD AMÉRICAINESBALLET DU THÉÂTRE NATIONAL DE PRAGUE
Petr Zuska, directeur artistique • 12 et 13 juilletCOMPANIA NACIONAL DE DANZA 2
NACHO DUATO, directeur artistique • 18 et 19 juillet

Les grands solistes et chorégraphes du Québec

Anick Bissonnette, Mario Radacovsky, Heidi Rood, Dennis Lepsi...

11 juillet

Cantabile, l'humour vocal britannique à son meilleur

15 juillet

Finales du concours international de chorégraphie

16 juillet

Robert Marien, Les grands airs de comédies musicales

17 juillet

Orchestre Philharmonique du Nouveau Monde

20 juillet

SPECTACLES GRATUITS SUR LA SCÈNE EXTÉRIEURE • EXPOSITIONS • ANIMATION

informations / réservations: (450) 227-9935

Forfaits hébergement: Manoir Saint-Sauveur
1-800-361-0505MANOIR
SAINT-SAUVEUR

Saint-Sauveur

Patrimoine
canadienCanadian
Heritage

Québec

BRAVO

BILLETTERIE

POWER CORPORATION
OF CANADA

Canada

L'été au DOMAINE
Forget! 3 ans
LE FESTIVAL INTERNATIONAL 2003
SAINT-IRÈNEE, CHARLEVUOXLe Festival INTERNATIONAL du Domaine Forget
21 juin au 24 août 2003Tous les concerts sont à 20h30 à moins d'une mention spéciale.
Les concerts identifiés seront enregistrés et retransmis sur la chaîne culturelle de Radio-Canada dans le cadre de l'émission Concerts d'été

Samedi 19 Juillet 32\$

Pinchas Zukerman et compagnie
Jessica Linnebach, violon, Donnie Deacon, violon et alto
Jethro Marks, alto, Amanda Forsyth, violoncelle
Margaret Tobolowska, violoncelle
Œuvres de SCHUBERT, MOZART, et TCHAIKOVSKI
Le plaisir de la musique de chambre!Desjardins
Les Caisses Desjardins

Mercredi 23 Juillet 26\$

Andrew Dawes, David Stewart, Mark Fewer, Claude Richard, André Azar, violons François Paradis, Douglas McNabney, altos Brian Manker, Johanne Perron, violoncelles Étienne Richard, et Jean Marchand, piano Œuvres de GEORGES ANTHEL, RAFF et TCHAIKOVSKI
Rendez-vous des chambristes canadiens.

Vendredi 25 Juillet 26\$

Cas Public (Compagnie de danse)
Direction artistique: Hélène Blackburn
Courage mon amour
Musique de SOKOLOVIC, RISTIC, GILBERT
Émilie Caron et Charles-Étienne Marchand, violons
(une coproduction de Cas Public, la Biennale de Venise et l'Ensemble Contemporain de Montréal)

LES BRUNCHES MUSIQUES

TOUS LES DIMANCHES DE 11h à 14h

20 juillet «Transparence»
Claude Légaré, voix et Lucie Longpré, pianoCoût >
26,75\$ Adultes
12,75\$ 6 à 12 ans
Gratuit Moins de 6 ans
Taxes et services inclus

27 juillet Kabouche, Sylvain Rodrigue et Simon Drouin, Musique du monde

BILLETTERIE ET ABONNEMENT

(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.comL'ABONNEMENT AU FESTIVAL
10 billets de concert au choix
dans la programmation régulière du festival pour seulement 225 \$ (taxes incluses), et bien plus encore. Vous n'y trouvez que des avantages, remeignez-vous.ADMISSION > Adultes: 26\$ ou 32\$
Aînés (60 ans et plus): 24\$
Étudiants: 16 \$
Enfants jusqu'à 12 ans gratuit
Les taxes sont incluses dans les prix.Cas Public
Les Arts du Mémoire

Billettech



Québec

Culture

Georges Langford

Il n'y a qu'une histoire

10 nouvelles chansons et une reprise de *La butte*

ENFIN DE RETOUR SUR DISQUE!

exCentris

HORAIRE 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Un film de premier de classe

SWIMMING POOL

De François Ozon. Avec Charlotte Rampling, Ludivine Sagnier, Charles Dance, Marc Fayolle, Jean-Marie Lamour. Scénario: François Ozon, avec la collaboration d'Emmanuèle Bernheim. Image: Yorick Le Saux. Montage: Monica Coleman. Musique: Philippe Rombi. France-Grande-Bretagne, 2003, 102 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les influences cinématographiques sont si clairement identifiables dans l'œuvre de François Ozon qu'elles finissent par désavantager ses films, dans lesquels on cherche, au-delà du quiz référentiel, la personnalité du cinéaste. En effet, s'ils possèdent d'indéniables qualités plastiques et

dramaturgiques, les *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* (façon Fassbinder), *8 femmes* (façon Cukor) et maintenant *Swimming Pool* sentent le travail du bon élève, voire du premier de classe, et non pas celui de l'enfant terrible du cinéma français qu'Ozon n'a finalement jamais été.

On lui reconnaît un sommet, *Sous le sable*, film intrigant, déstabilisant, authentique, qui ramenait Charlotte Rampling dans les ligues majeures du cinéma européen. Sa responsabilité étant qu'elle y demeure, Ozon a écrit pour elle ce polar psychologique bien ficelé, amusant mais somme toute anodin, tourné aux trois quarts en anglais afin de rejoindre le marché anglo-saxon, et particulièrement américain, qui le reçoit en même temps que nous après avoir eu

vent du succès de *8 femmes*. Rampling campe Sarah Morton, une auteure de romans policiers anglaise, coincée et abstinentes sous tous les rapports, que son éditeur (Charles Dance), dans l'une des premières scènes du film, envoie trouver la tranquillité et l'inspiration dans sa villa du Lubéron.

Débarque bientôt Julie (Ludivine Sagnier), fille de l'éditeur et emmerdeuse petite lolita de province, qui s'installe et mène un train de vie qui répugne à l'autre, jusqu'à ce qu'au milieu du film les deux femmes se rejoignent en terrain neutre, à la frontière de la réalité et de la fiction.

Au chapitre des références, l'élève a fait ses devoirs. Ainsi, le thème de l'ambiguïté sexuelle, décliné à l'anglaise, évoque les plus pervers des *Losey* (*The Servant*, *Victim*). À l'inverse, la musique de Philippe Rombi, sur le thème du *Psycho* d'Hitchcock, témoigne d'un désir, chez le cinéaste, de jouer à jeu ouvert. L'auteur, en fait, s'interroge sur la nature de l'acte de création, ce qui le motive, ses obstacles et ses conséquences.

Mais la question, on le comprend très vite, ne l'intéresse qu'à moitié, et ultimement ne fait que servir de caution à l'exercice. Ozon préfère s'envelopper dans son climat et se mirer dans la surface polie de son film. Quant à Rampling et Sagnier — dont le duel reste inégal —, elles ont beau changer de vêtement et de comportement au fil de l'intrigue, leur psychologie ne semble guère plus développée que dans la première scène où elles sont apparues. Leur performance, honnête sans plus, est à la hauteur de ce *Swimming Pool* chloré, en phase avec son époque, agréable à regarder et facile à transporter mais dépourvu de cette profondeur qui lui permettrait de s'inscrire dans la durée.

Western en noir et scope

L'HOMME DU TRAIN

De Patrice Leconte. Avec Jean Rochefort, Johnny Halliday, Jean-François Stevenin, Edith Scob, Isabelle Petit-Jacques. Scénario: Claude Klotz. Image: Jean-Marie Dreujou. Montage: Joelle Haché. Musique: Pascal Estève. France, 2002, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

De tous les grands genres cinématographiques (comédie, drame, film noir, etc.), le seul que Patrice Leconte n'ait pas abordé jusqu'ici est le western. C'est maintenant chose faite avec *L'Homme du train*, un western en noir et scope, ludique et grave à la fois, dans lequel le réalisateur de *Monsieur Hire* et de *Tango* oppose deux légendes antinomiques, soit celle de Jean Rochefort, grand acteur classique, et celle de Johnny Halliday, vieux rockeur lissé au fer.

Dans la première scène de *L'Homme du train*, ce dernier descend sur le quai de la gare d'une petite ville de province endormie. Leconte filme son parcours par un long travelling sur le quai et sur les montures — ici, des bicyclettes — qui attendent leurs maîtres. Le ton est donné, le héros perturbateur, désigné, et le réalisme, balayé du revers de la poésie façon Ford et Zinnemann.

La rencontre de ce braqueur de banques avec un instituteur à la retraite (Rochefort), qui l'hébergera faute d'un hôtel ouvert en ville, n'était possible que sur le terrain de la fiction. Leconte en est conscient et met cette absurdité au service de son film, dont le feu, jamais spectaculaire, crépite sous le choc de ces deux héros de province qui se fascinent l'un l'autre. Le personnage de Halliday, qui a chevauché sa vie au grand galop, rêve en effet de pantouffles et de cognac au coin du feu. À l'inverse, l'alter ego de Rochefort, vieux garçon rangé, aimerait connaître l'excitation du danger, des voyages, des femmes.

Leconte tire le maximum de matière de ce sujet a priori limité, explorant les fantasmes de l'un et de l'autre à travers des scènes souvent comiques, dominées par la personnalité d'un Jean Rochefort en verve. Le cinéaste, qui le connaît bien pour l'avoir dirigé dans *Le Mari de la coiffeuse*, exploite ici son caractère vieille France, laissant à laconique Halliday, d'une présen-



Johnny Halliday et Jean Rochefort dans *L'Homme du train* de Patrice Leconte.

ce étonnante, le soin d'importer dans le film son aura de cowboy du Far West, fût-elle factice.

Au-delà de la surface, plaisante, ludique, d'une plastique admirable, on sent toutefois peser le poids de l'exercice. Les ficelles deviennent apparentes, les marques au plancher aussi. De même, certains bons mots, clichés tendres et phrases toutes faites à la Michel Deville (*«L'éternité dure toujours jusqu'à samedi»*, par exemple) saoulent comme un jeu radiophonique. Cela dit, lorsque *L'Homme du train* nous dépose au terminus, on songe moins à ces bémols qu'au plaisir

contagieux qu'a éprouvé Patrice Leconte à allumer un feu en frottant ensemble deux légendes aussi dépareillées.

À noter: Les Films Séville, qui détient les droits de distribution de *L'Homme du train* pour le Canada français, a choisi de ne pas sortir le film en salle. Du coup, la maison de distribution québécoise laisse à Equinoxe Films, qui exploite au Canada anglais la licence de Paramount Classics, le soin de le sortir en version originale avec sous-titres anglais. Ainsi ce film apparaît dans les horaires sous le titre de *Man On The Train*.



Ludivine Sagnier et Charlotte Rampling dans *Swimming Pool* de François Ozon.

Sans queue ni tête

THE LEAGUE OF EXTRAORDINARY GENTLEMEN

De Stephen Norrington. Avec Sean Connery, Shane West, Stuart Townsend, Peta Wilson, Jason Flemyng. Scénario: James Dale Robinson. Image: Dan Laustsen. Montage: Paul Rubell. Musique: Trevor Jones. États-Unis, 2003, 112 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les superhéros de *The League of Extraordinary Gentlemen* n'ont de super que le nom. Le réalisateur de *Blade*, Stephen Norrington, a beau présenter Jeckyl et Hyde (Jason Flemyng), le Capitaine Nemo (Naseeruddin Shah) et Tom Sawyer (Shane West) comme les premiers vrais superhéros de l'histoire de la littérature, on ne le croit qu'à moitié en entrant dans la salle et plus du tout en en sortant.

C'est que son film est un magma informe composé de personnages romanesques grossièrement esquissés, d'idées inabouties et d'intrigues sans queue ni tête. L'idée première d'Alan Moore et Kevin O'Neill, dont les romans illustrés ont servi de matière première au film de Norrington, consistait à raconter des histoires réquisitionnant simultanément les héros issus de l'imaginaire de Jules Verne, Bram Stoker, Robert Louis Stevenson, Mark Twain, Oscar Wilde, Ralph Elliston et H. Rider Haggard — ce dernier père du héros principal, Allan Quatermain, as des safaris kényans défendu par Sean Connery. Nul doute que cette intention aurait été celle de Norrington, celui-ci eût-il montré un quelconque intérêt pour la littérature.

Devant la preuve du contraire (sa seule idée riche consistant à rassembler ses héros dans une bibliothèque), on s'interroge sur la pertinence de faire monter à bord du *Nautilus* de Nemo (issu de *20 000 lieues sous les mers*, de Verne) un équipage aussi mal assorti, sous seul prétexte de sauver le monde de la folie destructrice d'un fantôme masqué qui ne ferait pas peur à un enfant.

L'homme invisible (Tony Curran), Dorian Gray (Stuart Townsend), la vampire Mina Harker (Peta Wilson) et consorts en sont quittes pour brasser le vide d'une fausse antiquité dans laquelle les incohérences sont effacées à grands coups d'explosifs, l'intrigue rapiécée au

montage et la vacuité masquée par de somptueux décors (de Londres sous la pluie, de Venise sous les étoiles) qui sentent l'usinage en studio.

L'intrigue, les personnages, les décors... Norrington, décidément, a tout faux. Du coup, cette

laborieuse parabole sur la naissance du XX^e siècle — puisque c'est ainsi que le film se présente — n'a rien de la grande aventure victorienne dont elle se réclame et tout des blockbusters bushiens avec lesquels Hollywood a choisi d'attaquer le XXI^e.

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

BILLETTS EN VENTE MAINTENANT! (514) 790-1245

SOYEZ AU RENDEZ-VOUS DÈS LE 24 JUILLET!

Juliette Gréco
La grande dame de la chanson française!
26 juillet, 20 h
LES ÉVÉNEMENTS FORD ESCAPE
SALLE WILFRID-PELLETIER, PLACE DES ARTS

Michel Rivard
EN TRIO, AVEC UN INVITÉ DIFFÉRENT CHAQUE SOIR
MARC DÉRY le 25 juillet, ARIANE MOFFATT le 26, DUMAS le 27, CATHERINE DURAND le 29, MICHEL FAUBERT le 30, CHLOE SAINTE-MARIE le 31, MARTIN LEON le 1^{er} août et MARA TREMBLAY le 2
19 h 30
Chaises musicales
CABARET MUSIC-HALL

Louise Forestier
Son tout nouveau spectacle en avant-première
25-26 juillet, 20 h 30
Chansons intimes
CLUB SODA

VACARMES CABARET PERDU théâtre musical
Mise en scène: Dominic Champagne
Avec: André Barnard, Pierre Benoit, Ludovic Bonnier, Dominic Champagne, Violette Chauveau, Michel-André Cardin, Julia Castonguay, Estelle Esse, Norman Helms, Charles Imbeau, Bruno Marci, Evelyne Rompré et Mario Saint-Amand
1^{er} août, 21 h
Les nuits ZX5 de ford focus
METROPOUS - Ferme cabaret (places assises)

Billetterie
Au Spectrum / www.spectrumdemontreal.ca
318, rue Sainte-Catherine Ouest

Aux comptoirs Admission
www.admission.com / (514) 790-1245
et aussi aux guichets des salles de spectacles les 12 et 13

Partenaires: lait, DesJardins, Radio-Canada, Hydro Québec, ROGERS, ANR, Canada, musication, Ville de Montréal, TOURISME Montréal, Québec

FILM D'OUVERTURE COMEDIA JUSTE POUR RIRE

«UN PETIT CHEF D'ŒUVRE!» — J.D. • LE MONDE
«BIDONNANT, DÉCAPANT» — Laurent Dijan • CINÉLIVE
«UNE BELLE SURPRISE!» — Charlotte Robineau • RÉPUBLIQUE

«UN SUCCÈS INDÉNIABLE... TOTALEMENT ORIGINAL!» — S.G. • L'INDÉPENDANT
«RÉJOUISSANT, DYNAMIQUE ET INVENTIF» — E.T. • LA PROVENCE
«★★★★ COMÉDIE GRIMCANTE ET POLAR DÉLIRANT!» — LE PARISIEN

FRANÇOIS BERLEAND GUILLAUME CANET DIANE KRUGER
MON IDOLE
PRÊTS À TOUT POUR RÉUSSIR?
UN FILM DE GUILLAUME CANET

DÈS LE VENDREDI 18 JUILLET!

PLUS DE 2 MILLIONS \$ AU BOX OFFICE

Mambo Italiano
SCÉNARIO: ÉMILE GAUDREAU • STEVE GALLICCIO PRODUIT PAR DENISE ROBERT • DANIEL LOUIS RÉALISÉ PAR ÉMILE GAUDREAU
www.mamboitaliano.ca
À L'AFFICHE
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

Culture

CINÉMA

Le grand manège

THE PIRATES OF THE CARIBBEAN: THE CURSE OF THE BLACK PEARL

Réalisation: Gore Verbinski. Scénario: Ted Elliot, Terry Rossio. Avec Johnny Depp, Geoffrey Rush, Orlando Bloom, Keira Knightley. Image: Dariusz Wolski. Montage: Craig Wood, Stephen Rivkin, Arthur Schmidt. Musique: Klaus Babelt. États-Unis, 2003, 135 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Les studios Disney viennent de franchir un nouveau pas pour pallier l'absence d'imagination des bonzes d'Hollywood. Après les romans, les séries télévisées, les bandes dessinées et les jeux vidéo, les parcs d'amusement et les manèges servent maintenant d'inspiration à des scénaristes chargés de leur accorder une autre vie sur grand écran.

D'abord environnement «concept» dans un parc thématique, *The Pirates of the Caribbean: The Curse of the Black Pearl* est devenu un film de Gore Verbinski qui, après *The Ring*, a encore la chance de s'assourir (un peu) sur un solide scénario signé cette fois par Ted Elliot et Terry Rossio (*Shrek*, *Aladdin*). Quant à l'impressionnante galerie de personnages s'agitant dans cette formidable aventure, pas le temps d'affûter ses couteaux car l'heure est aux bagarres stylisées et aux pirouettes maritimes.

Un film de pirates avec Johnny Depp? C'est assurément la grande bizarrerie de l'été mais, parmi toutes les productions tapageuses et lobotomisées qui assombrissent la belle saison, sans compter les suites au caractère prévisible, *The Pirates of the Caribbean* affiche des prétentions qu'il peut pleinement assumer, dont celle, et non la moindre, de divertir. Dans ce contexte de joyeuse superficialité, on aurait bien tort de s'en détourner.

Véritable course à obstacles où l'on trébuche, sans trop se faire de mal, d'un genre à l'autre, les fantômes côtoient les pirates et les amoureux transis, *The Pirates...* multiplie les quêtes pour mieux nous étourdir. Aux commandes de la *Perle Noire*, le capitaine Barbosa (Geoffrey Rush) et sa bande d'abrutis capturent,

avec fracas, la fille du gouverneur, Elizabeth Swann (Keira Knightley), possédant depuis l'enfance un médaillon en or capable de conjurer le mauvais sort qui fait d'eux des morts-vivants. Amoureux fou de la belle captive, le jeune armurier Will Turner (Orlando Bloom) vole à son secours avec l'aide du flibustier Jack Sparrow (Johnny Depp), qui cherche à reconquérir son précieux navire volé par Barbosa. Sparrow ne faisant jamais dans la dentelle, il s'empare d'un bateau de la marine anglaise, mettant ainsi les soldats à leurs trousse.

Avec un soupçon d'ironie, une tonne d'effets spéciaux ainsi que des duels et des querelles réglées au quart de tour, Gore Verbinski et sa bande s'amuse ferme à orchestrer cette joyeuse équipée, se préoccupant plus d'efficacité que de vraisemblance. Sans que le manège se détache ou perde de la vitesse, *The Pirates...* jongle avec tous les clichés du genre sans aucun complexe et avec même parfois une certaine élégance.

Cette atmosphère très nette de frivolité assumée se cristallise autour du magnifique duel Johnny Depp-Geoffrey Rush, tous deux optant pour un jeu outrancier aux effets jubilatoires. Pour expliquer ces allures maniérées et cabotines, Depp avoue s'être inspiré de... Keith Richards des Rolling Stones. On croit plutôt voir se dandiner un travelo égaré au XVIII^e siècle et curant son rhum sur une île de la Jamaïque. L'effet de bonne humeur contagieuse est garanti.

Le ton irrévère du film ne va pas jusqu'à la courageuse relecture de tous les mythes et clichés des aventures de pirates; pour cela, il aurait fallu un Tim Burton au gouvernail. Ici, le perroquet n'est jamais très loin, les soldats anglais semblent toujours aussi coincés dans leur uniforme, la beauté fatale sort de l'eau sans altérer son maquillage et les trésors demeurent cachés dans des grottes trop bien éclairées. Mais tout cela est ficelé de manière si réjouissante, camouflant habilement une longueur que certains jugeront excessive (plus de deux heures de péripéties ténébreuses). Comme magnifique parc d'attractions, *The Pirates...* loge à la bonne enseigne.

SERGE TRUFFAUT

C'est l'histoire d'une chambre pleine de blues dans laquelle s'entassent depuis trente-cinq ans huit bonshommes qui n'ont jamais donné prise à la mode du temps pour mieux se cantonner et défendre le blues-swing-jazz ou le jazz-swing-blues ou... Mettons que les huit musiciens qui forment le Roomful of Blues sont les commis voyageurs du *It Don't Mean A Thing If You Ain't Got That Swing* de Duke Ellington ou, mieux, les commis-greffiers du *Just Swing Baby* de Count Basie. Bref, ils sont les sculpteurs de la note ronde et balancée en toute simplicité.

Trente-cinq ans, cela nous ramène en 1968. Qu'on imagine, au moment où les «ippiseess» nous polluaient les oreilles avec le *In A Gadda Davida* d'Iron Butterfly ou avec les insalubrités psychédéliques de Quicksilver Messenger Service, un petit groupe de jeunes franco-américains alliés avec des Italo-Américains ont fait un gros pied de nez au goût du jour et aux réductions de sens de l'été de



l'amour pour souligner les grandes heures de Louis Jordan, T-Bone Walker et Big Joe Turner. Ceux et celles qui à l'époque glissaient des fleurs dans les roulaquettes en gratouillant les notes du malaise ne sont plus dans les environs. Le Roomful, lui, a tenu la rampe comme la distance. Il est toujours là. A preuve, il vient de publier *That's Right*, qui a ceci de particulier qu'il signale deux nouveautés. La première? Ils ont quitté l'étiquette Rounder pour mieux signer avec Alligator. La plus importante? Ils ont remplacé le chanteur Mac Odoma,

trop soul, trop gospel, par Mark Dufresne, qui se fonde mieux dans le groupe parce que plus swing, plus blues, plus puissant qu'Odum.

Au téléphone, le trompettiste Bob Enos, qui a Louis Armstrong pour héros, était tout content. Du chanteur, du changement d'étiquette, du dernier album. On dira: le contraire aurait été étonnant, mais c'est mal connaître notre homme, qui est aussi sympathique que maître du franc-parler.

«Je suis fier de ce que nous sommes. Depuis le temps que nous sommes sur la route, on pourrait croire que le plaisir s'est éteint. C'est vraiment pas le cas. On aime travailler. Point. Un musicien est fait pour être sur scène. Cela fait 22 ans que j'ai rejoint le Roomful. Vingt-deux ans que nous donnons 200 à 250 shows par année. On égaye la vie des gens. Depuis le 11 septembre, on est encore plus conscients de cela. Se plaindre des voyages, du décalage horaire, de la vie d'hôtel, ce n'est pas notre genre. On est là pour travailler. Et comme notre boulot consiste à jouer...»

Pour cet album, «on a choisi

d'enregistrer pas mal de morceaux en moins de trois minutes, d'aller à l'essentiel. Je crois que nous sommes plus «tight» que jamais.» Les solos sont moins longs, mais plus incisifs. C'est de la belle et bonne ponctuation. Le travail de chacun a été particulièrement bien réparti, bien équilibré.

Le programme? À la différence des récents albums, il comprend moins d'originaux et davantage de classiques du jump-blues. *Shame, Shame, Shame, How Long It Will Last, That's Right, 2 Point 8, You're Driving Me Crazy, Ocean Of Tears, We Can't Make It, Tennessee Woman, I Know Your Wig Is Gone, I Just Got To Know, Lipstick, Powder And Paint...*

Le tout est tellement bon qu'on aimerait commander la mémorisation des noms de ces messieurs à tout un chacun: Chris Vachon à la guitare, Mark Dufresne au chant, Rich Lataille au ténor et à l'alto, Bob Enos à la trompette, Mark Stevens au piano et à l'orgue, Mark Earley au baryton et au ténor, Brad Hallen à la basse et Jason Corbiere à la batterie.

VITRINE

SUITE DE LA PAGE 2

est dignes de lui, semblent-ils tous signifier, poing levé. Voyez comme on est dignes d'achat, ajouteraient le cynique. Et la compagnie de disques.

Sylvain Cormier

TECHNO

POST OFFICE

Artistes variés
(Telegraph-Statik)

Post Office possède des allures de manifeste. Avec les Cabanne, Daniel Bell, Robert Hood et Akufen, la techno-house minimale se porte pour le mieux sur cette compilation qui arrive directement de France. Difficile même de trouver une meilleure introduction avec des pièces instrumentales aussi fortes que *Do The Dimbi* de Dimbim, *Dardard* de Cabanne, tout comme la très subtile *My Life Without a Wife* de Ricardo Villalobos. Les mélomanes qui connaissent déjà la compilation *Superlongevity* sur l'étiquette allemande Perlon vont sûrement adorer. Capables de faire le lien naturel entre l'écoute paisible et l'énergie des pistes de danse, ces morceaux revendiquent une épuration de même qu'une fluidité plutôt convaincante. Volontiers hypnotique, le choix ne laisse aucun répit. De plus, la cohésion de l'ensemble brille par ses nombreuses astuces. Un titre à posséder chez Telegraph.

David Cantin

ROCK

MOTOR MOTEL
LOVE SONGSJason Collett
(Arts & Crafts-EMI)

Suite à l'aventure fructueuse du collectif torontois Broken Social Scene, Jason Collett revient avec un album solo beaucoup plus paisible. Bien entouré (Hawksley Workman, Andrew Cash, Howie Beck), l'auteur-compositeur canadien revisite à sa façon tout un héritage country-rock qui va de Gene Clark à Wilco. *Bitter Beauty* inaugure l'album de façon exemplaire: un morceau très accrocheur avec la voix de Collett qui se mêle à celle de Leslie Feist. Ensuite, c'est au tour de *Little Clown* avec sa saveur un peu plus folk ainsi que des arrangements plutôt bien. Entre divers états d'âme et une sorte de mythologie de l'errance, ce jeune vétéran de la scène canadienne profite de l'occasion sur *Motor Motel Love Songs* pour écrire son journal de bord inspiré des tourments de l'existence quotidienne. Même si la qualité varie d'un titre à l'autre, on doit admettre que l'homme possède un talent naturel. Alors qu'on cite très souvent Ron Sexsmith comme la référence dans

le genre au Canada, Collette se hisse au même rang que l'auteur de *Whereabouts*. Il manque peut-être encore au chanteur de *Broken Social Scene* une confiance qui pourrait l'amener très loin. Tout reste encore possible pour Jason Collett lorsqu'il chante: «I've been stunned by the clarity / of your peripheral vision / now I know it wasn't fair of me / to always offer my opinion.»

D. C.

HAPPY SONGS
FOR HAPPY PEOPLEMogwai
(Matador-Select)

Happy Songs For Happy People. Voilà un titre presque unimaginable pour un album de Mogwai. On se souvient encore trop de l'énergie fulgurante ainsi que de la détresse musicale de *Young Team*. Pourtant, la troupe de Stuart Braithwaite revient en grande forme après avoir tourné en rond sur *Rock Action*. Deux ans d'absence sont parfois des plus bénéfiques. Moins furieux qu'autrefois, les Écossais proposent 40 minutes de rock instrumental où le calme règne sans tomber dans l'ennui. D'ailleurs, le climat paraît davantage lumineux à l'horizon. L'épique *I Know You Are But What Am I?* débute simplement par quelques notes de piano pour ensuite s'élever le plus majestueusement possible. Sur d'autres pièces, on entend de l'orgue, une section de cuivres ou encore du xylophone. De plus, la dynamique d'écriture habituelle avec ces longs crescendos change considérablement. Toutefois, on a encore l'impression d'entendre le bruit comme la fureur qui anime cette formation depuis ses débuts. Est-ce de la fausse ironie? Une œuvre charnière tout de même pour Mogwai.

D. C.

CAUGHT THE BLAST

Party Of One

BRANCHES AND ROUTES

Artistes variés

(FatCat Records-Fusion III)

Fidèle à sa réputation, l'étiquette anglaise FatCat s'engage sur plusieurs chemins à la fois. Après Giddy Motors et Dorine Muraile, c'est au tour de Party of One de rejoindre les rangs. Inclassable, ce trio du Minnesota bouscule les normes d'un punk-rock aventureux sur *Caught The Blast*. Avec des morceaux aussi fulgurants que *Shotgun Funeral*, on s'attendait à de l'adrénaline pure. Pourtant, l'album hésite entre la structure abstraite et l'improvisation encore trop brouillonne. De bonnes idées qui manquent toutefois de sérieux. À ce compte, on préfère peut-être la double compilation du label qui retrace une dizaine d'années de recherche en marge de l'industrie officielle. De la pièce inédite à l'extrait charnière, on retient les Montréalais Set Fire To Flames, Sigur Ros, Mum, Black Dice ou même Kid 606 dans le cadre d'une aussi brève histoire. Loin de reprendre que des titres connus, *Branches and Routes* offre un tour d'horizon très large qui mise sur les excellentes *Badminton Giri* de Fennesz, *E1* de Process, ainsi que *Freak N You* de Matmos (tout semble pointer vers *The Soft Pink Truth* sur ce morceau). Du noise à l'ambient, il est parfois utile de se perdre.

D. C.

POP

WAITING FOR THE MOON

Tindersticks

(Beggars Banquet-Select)

Qui peut résister à la voix ténébreuse de Stuart Staples? Ce chanteur plutôt discret ne serait-il pas par hasard le dernier des grands romantiques? Au cours de la dernière décennie, les Tindersticks se

sont taillés une forte réputation auprès de la critique (surtout en Europe) sans toutefois atteindre les sommets qu'ils méritent. Il est vrai que cette pop britannique, très orchestrée, demande un minimum d'effort. Avec *Waiting For The Moon*, on a droit à un des meilleurs albums du groupe. Certaines mauvaises langues affirmeront que cette troupe a toujours eu de la difficulté à se renouveler, mais qu'importe. Sur ce sixième titre en carrière, les cordes sont plus efficaces que jamais. Entre Leonard Cohen et Bryan Ferry, Staples charme dès qu'il en a l'occasion. Il se permet aussi quelques détours plus audacieux, comme cette adaptation d'un texte dramatique de Sarah Kane sur *4.48 Psychosis*. De plus, le superbe duo avec Lhasa De Sela, *Sometimes It Hurts*, vaut à lui seul l'achat de cet album accompli. De la pop absolument magistrale.

D. C.

HIP-HOP

TAKE ME TO YOUR LEADER

King Geedorah
(Big Dada-Outside)WOE TO THEE O LAND
WHOSE KING IS A CHILD

NMS

(Big Dada-Outside)

Après avoir surtout recruté en Europe (ITC, Roots Manuva), le label Big Dada (lié de près à Ninja Tune) cherche désormais du côté des vétérans de la scène hip-hop new-yorkaise. Au cours des dix dernières années, Company Flow et KMD demeurent deux des groupes les plus influents du circuit underground. Suite à la parution de *Operation: Domsday*, MF Doom est revenu à l'avant plan pour le mieux. Dans la mouvance du projet Monsta Island Czars, il poursuit sous le pseudonyme King Geedorah: un monstre de l'espace venu sauver la Terre d'une catastrophe inévitable. Même si le concept paraît assez loufoque, Doom s'engage dans une mission unique et des plus sérieuses. À l'aide de rythmes aussi funk que soul, l'ancien MC connu sous le nom Zed Love X invite à l'intégrité de même qu'à un engagement social des plus tenaces. De façon encore plus radicale, Big Jusoleum (ancien membre de Company Flow) s'associe à Orko Elohiem sous le nom NMS afin de critiquer les plus récentes décisions de l'administration Bush. À la manière de Dead Prez ou Public Enemy, ce duo revendique comme très peu d'artistes l'ont fait jusqu'à présent. *D'Invisible Oblivion à Brave New World*, les discours ne pourraient pas être plus pessimiste à propos de l'avenir. Chomsky doit en raffoler.

D. C.

ELECTRO

DEN OF THIEVES

Artistes variés

(ESL Music-Select)

Au fil des ans, Thievery Corporation est devenu l'une des références majeures dans le domaine de l'électro-lounge. Ce duo de Washington a d'ailleurs pris l'habitude de faire les choses avec goût. Grâce à ESL Music, ces DJ s'investissent maintenant davantage au niveau de la réalisation ainsi que de la production d'un nombre considérable de recueils. *Den of Thieves* cherche donc à recréer l'ambiance qui règne depuis 1996 au Eighteenth Street Lounge: un bar-studio devenu le havre d'accueil des Arkestra One, Sofa Surfers et autres Blue States. Sans être un incontournable, cette compilation donne une certaine idée du créneau des musiques du monde sans l'exotisme encombrant. Du jazz-rétro d'Ursula 1000 au soul futuriste de Thunderball, en passant par les rythmes argentins de Federico Rubyle, le menu tient ses promesses savoureuses. Le

François Toussaint



ELLIOTT MARKS

Johnny Depp joue le rôle du flibustier Jack Sparrow dans *The Pirates of the Caribbean* de Gore Verbinski.

Cet été au Théâtre Hector-Charland à L'Assomption

Si c'est pas toi c'est moi!
26 juin au 23 août 2003

Les Mercredis
Morency



"Un texte étonnant... une comédie tout en finesse... Nathalie Gascon... nous offre une grande performance d'actrice. De la trempe de Béatrice Picard dans ses rôles comiques ou de Denise Pelletier... J'ai rarement vu une telle présence sur scène, une telle fougue dans une pièce humoristique. Une performance qui vaut à elle seule le déplacement... Un petit bijou de comédie trouvé à L'Assomption." Jean Beaumoyen La Presse

2 juillet au
20 août 2003

forfaits disponibles

De gauche à droite
Texte Sylvie Lemay Linda Roy, Donald Pilon, Marc St-Martin,
Mise en scène Michel Bérubé Nathalie Gascon, Tony Conte et Héliène Mercier

Théâtre
HECTOR-CHARLAND

BILLETTERIE: 450-589-9198 poste 5 • ADMISSION: 1-800-361-4595 • www.hector-charland.com

Film de clôture - Quinzaine des réalisateurs - Cannes 2003
Félicitations à Jean-François Pouliot, Roger Frappier et Luc Vandal

LA COMÉDIE DE L'ÉTÉ !

Une comédie ingénieuse, intelligente, avec de beaux personnages, à la mécanique impeccable ! Que demander de mieux ?

Le Soleil

« Bien filmé, bien raconté, bien joué... c'est fin, drôle et bigrement d'actualité ! Un film hilarant et intelligent qui nous laisse dans un état jubilatoire comparable à celui d'un Amélie Poulain. Garrochez-vous ! »
 Marie Plourde, Le Journal de Montréal

« Une comédie drôle, intelligente, sensible, magnifiquement servie par une solide distribution ! »
 Jocelyne Depatie, Radio-Canada.ca

Une comédie tonique, intelligente, vibrante et universelle, susceptible de trouver son public dans les salles du monde entier.

Martin Bilodeau, Le Devoir

« ... allez voir cette Grande Séduction aux accents rafraîchissants de Pagnol, de Capra et même de Jeunet. »
 Helen Faradji, ICI

RAYMOND BOUCHARD DAVID BOUTIN BENOÎT BRIÈRE PIERRE COLLIN RITA LAFONTAINE CLÉMENCE DESROCHERS LUCIE LAURIER BRUNO BLANCHET

LA GRANDE SÉDUCTION

un film de JEAN-FRANÇOIS POULIOT écrit par KEN SCOTT

PRODUIT PAR ROGER FRAPPIER ET LUC VANDAL

ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM PRÉSENTE UNE PRODUCTION MAX FILMS

RAYMOND BOUCHARD DAVID BOUTIN BENOÎT BRIÈRE PIERRE COLLIN RITA LAFONTAINE CLÉMENCE DESROCHERS LUCIE LAURIER BRUNO BLANCHET MARIE-FRANCE LAMBERT DONALD PILON NATHALIE GASCON KEN SCOTT

MAX FILMS Québec Radio-Canada Television www.maxfilms.ca www.allianceatlantisvivafilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE !

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN ✓	FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL ✓	CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6080	LES CINÉMAS GUZZO L'ANGELIER 6 ✓	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ✓	MÉGA-PLEX™ GUZZO TASCHEREAU 18 ✓	MÉGA-PLEX™ GUZZO JACQUES CARTIER 14 ✓	FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE ✓	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓	MÉGA-PLEX™ GUZZO PONT-VIAU 16 ✓
CINÉMA ST-EUSTACHE ✓	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO ✓	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ✓	MÉGA-PLEX™ GUZZO TERREBONNE 14 ✓	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8 ✓	CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUAY ENCORE ✓	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION ✓	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON ✓	CINÉMA TRIOMPHE LACHENAIE ✓	FAMOUS PLAYERS HULL ✓
CINÉMA 9 GATINEAU ✓	CINÉMA 9 ROCK FOREST ✓	CAPITOL ST-JEAN ✓	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ✓	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME ✓	FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES 0. ✓	CINÉMA BIERMANS SHAWINIGAN ✓	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE ✓	LE CARREFOUR 10 JOLIETTE ✓	CINÉ-ENTREPRISE CINÉMA DU CAP ✓
CINÉ-ENTREPRISE FLEUR DE LYS GRANBY ✓	CINÉMA MAGOG MAGOG ✓	CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY ✓	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE ✓	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE ✓	CINÉMA GALERIES AYLMER ✓	CINÉMA FINE STE-ADELE ✓	CINÉMA CAPITOL VAL D'OR ✓	CINÉMAS GALAXY VICTORIAVILLE ✓
SON DIGITAL	2ème film aux ciné-parcs: CHARLIE ET SES DRÔLES DE DAMES 2 (v. 1. de CHARLIE'S ANGELS - FULL THROTTLE)	CINÉ-PARC ODÉON BOUCHERVILLE	2ème film aux ciné-parcs: UN HOMME À PART (v. 1. de A MAN APART)	CINÉ-PARC LAVAL	CINÉ-PARC CHATEAUGUAY	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE	CINÉMAS AMC LE FORUM 22 ✓	VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS	

REPRÉSENTATION SPÉCIALE CE SOIR À 19H00!

GAGNANT MEILLEUR FILM • LION D'OR FESTIVAL DU FILM DE VENISE
GAGNANT PRIX «DISCOVERY» FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO

PRIX MÉDIA FESTIVAL DE CANNES 2003

« Les interprètes sont bouleversantes de simplicité. Voilà ce que l'on appelle un film inoubliable! »
 LE PARISIEN

« À voir sans hésiter! »
 CINOPSIS

« Un film cinglant, déchirant et interprété avec une force peu commune! »
 CINÉ LIVE

« Brillant et proprement bouleversant! »
 TV8

« Émouvant » LE NOUVEL OBSERVATEUR
 « Une oeuvre sobre mais choc. » MONSIEUR CINÉMA



LES SŒURS Madeleine

Version française de THE MAGDALENE SISTERS

BASÉ SUR UNE HISTOIRE VRAIE



DU RÉALISATEUR PETER MULLAN, LAURÉAT AUX OSCAR™

momentum FILM COUNCIL 1057 (v. 1057) CKAC 730

Représentation spéciale ce soir à 19H00 version française CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN ✓ version originale anglaise CINÉMAS AMC LE FORUM 22 ✓

13 ANS À l'affiche dès le vendredi 18 juillet!

www.allianceatlantisvivafilm.com

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES 2002

★ ★ ★ ★
 LA PRESSE

★ ★ ★ ★

« Daniel Auteuil donne une performance subtile et captivante! »
 LE JOURNAL DE MONTRÉAL

« Un film fort, oppressant et implacable. Des images puissantes et évocatrices. Auteuil est impressionnant ! »
 STUDIO

« Daniel Auteuil est époustouffant ! L'Adversaire est une œuvre très troublante et remarquable ! »
 FIGARO MAGAZINE

« Un film impressionnant de maîtrise ! »
 LE POINT

« On aime la perfection glaciale de la réalisatrice Nicole Garcia. Daniel Auteuil est remarquable ! »
 LE PARISIEN



Daniel Auteuil
L'adversaire

un film de Nicole Garcia

Ce film est inspiré d'une histoire vraie

folio 1057 (v. 1057) CKAC 730

13 ANS Présentement à l'affiche! CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN ✓ CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ✓ SON DIGITAL CONSULTEZ LA CHRONIQUE CINÉMA DU JOURNAL

LIVRES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

NOUVELLES D'ÉTÉ

La dame en bleu

Avec sa fille Aurélie, Jean Pierre Girard a fait paraître dans ces pages, à l'été 2001, des chroniques de voyage en Westfalia (*L'Est en West*, publiées chez Québec Amérique l'an dernier). Chez le même éditeur, en mars dernier, il signait son cinquième recueil de nouvelles: *J'espère que tout sera bleu*. Le texte qui suit est un inédit sur lequel se penche, pour des raisons belles et obscures, un groupe de recherche de l'Université de Sherbrooke dirigé par Christiane Lahaie.

«À cause d'un regard, maintenant plus rien ne nous sépare... je suis amoureux, de la dame en bleu.»

— Michel Louvain
La Dame en bleu

Je roulais sur le pont Jacques-Cartier, direction Montréal, je ne m'attendais à rien d'autre qu'à une interminable matinée de réunion ponctuée de sourires composés et de grognements polis, supplice moderne interrompu par de brèves sorties à la toilette afin de pisser mes cafés. Mes assentiments silencieux, ma dégaîne, ma discrétion bourrueraient à nouveau psalmodier les plus jeunes, ces petits cons diplômés les prendraient pour de l'arrogance, mais c'étaient les seules façons de supporter mon insupportable quotidien, on touche pas. Et puis il y avait Suzanne, ce matin-là, je me disais, autour de la grande table ovale, Suzanne qui dessinerait des oreilles de lapins sur une tablette quadrillée pendant que Gilles Marcoux, à l'autre extrémité, jouerait son rôle de vice-président visionnaire en nous expliquant pourquoi il fallait à tout prix redorer l'image de nos produits de merde, surtout en province. Le doux parfum de lavande de Suzanne, au moins, sentirait bon, je me le répétais, et je m'accrochais ainsi aux choses de la vie, vu d'ici je m'accorderais neuf sur dix

pour ça, les choses de la vie. Il y avait longtemps que je n'avais pas baissé dans les effluves de lavande, longtemps que je n'avais pas baissé Suzanne, longtemps que je n'avais pas baissé tout court. Pas envie. Et cette absence d'envie me dégoûtait, comme le reste.

Sur le pont, je venais de croiser la verticale de La Ronde, amas de tiges rouillées qui accueilleraient les ados à peine un mois plus tard, fin mai à peu près, enfin je crois que c'est fin mai, le temps des manèges est loin pour moi, mes deux garçons sont grands, eux-mêmes parents, et partis d'ailleurs, ces ingrats m'envoient des cartes postales numériques sur lesquelles mes petits-enfants, Steeve et Britney, m'écrivent en anglais. Britney, bon sang. Sa grand-mère s'appelait Yvonne et son grand-père Henri. Britney.

Je roulais pare-chocs à pare-chocs, habitué à ce rythme comme à une verrue, en écoutant une émission matinale qui se prétendait gaillarde, et j'allais aborder ce qu'on appelait à l'époque la courbe de la mort, pour ensuite négocier cette interminable boucle qui aboutit au boulevard René-Lévesque, lui-même appelé Dorchester pendant mes années d'études, mais personne ne se souvient de ça, tout le monde s'en fout, ce pays est un ramassis confus d'orgasmes immédiats où le passé antérieur, tombé dans l'oubli parce que trop compliqué à conjuguer je suppose, conti-

nue pourtant de régir toute chose, y compris le quotidien d'un bienfaisant retraité aigri qui fait chier, oui chier, on me l'a déjà dit. Moi.

C'est à ce moment que je l'ai vu, lui.

Je veux dire: dans la courbe de la mort, il roulait en sens inverse, assez rapidement mais avec adresse; il venait à ma rencontre.

Je ne dévisage jamais qui que ce soit au volant, comprenons bien, je me dis que c'est dangereux, qu'on pourrait être attiré par la profondeur du regard de l'autre et qu'en voiture, ce n'est pas exactement une bonne idée.

Mais lui je l'ai vu distinctement, cet homme, qui pleurait au volant.

Nous nous sommes dévisagés. Deux secondes, peut-être davantage. J'ai vu ces larmes parfaites rouler sur les joues ridées, perles fuyantes dont je serai à jamais le seul témoin, je les ai quasiment fixées, et regardées descendre, comme si nous étions atablés tous les deux devant une troisième bière pression, et son désespoir contraint, sa propre retenue douloureuse et presque cruelle, je les ai vus aussi.

Et lui, je sais qu'il a vu que je ne pleurais pas, je l'ai vu très loin en moi, comme un obus, alors j'ai eu mal partout d'un seul coup de massue, mal partout d'avoir été aussi nu, dans cette courbe, devant lui.

Obscurément, j'ai compris que cet homme avait raison à propos de nos trajectoires respectives et violentes, ridicules, il montait en pleurant vers le soleil, je descendais sans ressentir quoi que ce soit vers le bitume, j'allais prendre la même courbe sordide que tant d'autres

matins pour me rendre espérer en secret des oreilles de lapins dessinées par une fille qui embaumait la lavande, j'ai eu tellement froid, il faisait si beau toutefois, j'avais besoin d'un café très fort, j'aurais voulu pouvoir expliquer à ma femme mon irrépressible besoin de café noir et fort au matin, mais elle était morte depuis trop longtemps, c'était peine perdue, et je ne crois même plus qu'elle puisse m'entendre quand je pleure ou quand je

geins, ma femme, j'aurais aimé croire jusqu'au bout l'une ou l'autre des innombrables religions, ne serait-ce que pour cela, lui parler encore, et inventer qu'elle entend.

J'ai travaillé pour me rabattre sur la droite, ce qui a provoqué un assez impressionnant concert de klaxons, puis j'ai emprunté la longue courbe qui me dégageait de la circulation dense, mais j'ai été obligé de m'arrêter un peu plus loin, sous le pont, sur la droite de la rue Maisonneuve, je dis bien obligé, deux pneus sur le trottoir, clignotants d'urgence, je manquais d'air, ci-boire, je ne jure jamais.

Mais cette souffrance, ces larmes, eh bien je les connaissais.

On aurait dit un double affreux, ce type, mon double à moi sur le parapet, en voiture, comme un éclat de miroir qui passerait en traversant le long de mon aile de voiture, en l'égratignant. Impossible, au volant, de retenir les larmes; on se croit enfin seul, je connais très bien le gouffre de ces sanglots-là.

C'est à ce moment précis que j'ai eu le pressentiment terrible dont la matérialité, ou la vérité, tiens, pour ce que ça peut me faire, ne me

quittent plus depuis. Une certitude glacée, aveuglante, un sceau en fusion dans ma paume: que le corps de cet homme basculerait du pont sous mes yeux, bientôt, et que ses os viendraient se fracasser à mes pieds, dans les quelques secondes qui allaient suivre, modifiant à jamais le cours de mon existence. Un pressentiment, je veux dire: j'ai su en moi que ça arriverait. C'était imminent et c'était d'une limpidité aveuglante.

Le sentiment d'avoir éprouvé une pareille certitude m'habitait et me rongé, souvent. C'est fou et c'est lancinant, la plupart du temps. Mais aussi, parfois, étrangement, je suis apaisé d'avoir été à ce point certain; d'avoir su ce qui allait arriver. La douleur devient alors langoureuse, presque amicale, c'est vraiment curieux, on dirait un oreiller chéri entre tous. Le souvenir d'avoir été persuadé à ce point de quelque chose me fait du bien, je suppose, me rassure. Je ne sais pas.

J'attendais sa chute.

C'était le moins que je pouvais faire, pour cet homme.

En fait, c'est tout ce que je pouvais faire pour cet homme. J'ai alors entendu, à la radio de ma voiture, monter la voix de Michel Louvain, *La Dame en bleu*, et j'ai d'un seul coup trouvé ma ville et mon complet trois-pièces grotesques, jusqu'à la couleur de ma voiture, je ne la reconnaissais pas. À qui est cette bagnole, comment s'appelle ce pont? Ce n'était pas une situation très confortable, et j'étais terrorisé, fixant le tablier par en dessous, véritable rédacteur désigné de cette chronique d'une mort annoncée. (La chute d'un homme qui pleure, sur cet air-là en plus, c'était forcément que le diable existe.) Les clignotants d'urgence, comble de malheur, battaient l'exacte mesure du rythme de *La Dame en bleu*, c'était atroce et macabre, je me te-

nais dans l'ombre du pont, un matin ensoleillé, invraisemblable matin, et des minutes accérées ont lacéré ma peau, comme les lames d'un rasoir jetable chipé à sa mère par un gamin imberbe.

Le temps a passé.

À la chanson de Louvain en a succédé une autre, puis une autre, et encore une. Des humoristes vraiment nécessaires ont parlé ensuite de la météo pendant un bon quart d'heure avant qu'une voiture de police ne s'arrête derrière la mienne et qu'un agent très courtois, très avenant, s'informe de ma situation, de mon état, peut-être de ma vie, je ne connais rien aux agents.

Je lui ai dit que ça allait. Je lui ai dit que ça irait, maintenant. Il était d'accord. Un chic type. Je crois d'ailleurs que c'était une fille.

De toute façon, il ou elle m'a dit: «Tant mieux monsieur, dans ce cas.» Il ou elle a vérifié l'état des clignotants, puis m'a demandé de circuler, ce que j'ai fait avec un remarquable sens civique.

Je me suis excusé de mon retard à la réunion et me suis assis à la table ovale dont la courbe patinée, j'en suis certain, débouchait sur la rue Dorchester. Suzanne était absente, dommage, mais le café était fort et très bon, vraiment, chapeau. Un peu avant midi, à la surprise de pas mal de gens je crois, j'ai projeté haut mon bras vers le plafond et les gicliers en criant «Ouil!», donnant ainsi mon accord sans équivoque lors d'un vote à main levée, quand notre vice-visionnaire nous a demandé si nous désirions réellement accorder les budgets afin que les espaces du bureau soient tous recouverts de terre noire engraisée de fumier de mouton, et enseignés de lavande.

Une idée géniale.

Jean Pierre Girard
Johette

Décembre 2002 — juillet 2003

BÉDÉ

Les adieux insulaires

AU TEMPS DE BOTCHAN -

VOLUME 1

Natsuo Sekikawa
et Jiro Taniguchi
Traduit du japonais
par Sophie Refle
Seuil

Paris, novembre 2002, 242 pages

DENIS LORD

Selon le spécialiste de la bande dessinée Thierry Groensteen, auteur de *L'Univers des mangas*, ce dernier terme aurait été forgé par le peintre et graveur Hokusai à partir de deux caractères chinois et signifierait à peu près «images dérisoires». C'était en 1834. Aujourd'hui, la manga s'est depuis longtemps échappée de son origine caricaturale pour s'emparer de sujets d'une variété étonnante pour ceux qui, ici, ne connaissent que les titres les plus populaires. Malgré ce foisonnement de thématiques — et, dans une certaine mesure, de styles —, le Seuil prétend qu'avec *Au temps de Botchan*, Sekikawa et Taniguchi «ont créé la première bande littéraire de l'histoire de la bande dessinée».

Romancier et scénariste ayant

déjà œuvré avec Taniguchi (*L'homme qui marche*, notamment), Sekikawa songeait sérieusement à abandonner la bédé lorsque son éditeur lui suggéra de créer quelque chose de vraiment nouveau avant de faire un tel geste. Sekikawa proposa alors une fresque sur l'ère Meiji, un sujet qui lui semblait tabou. Malgré ses 242 pages, *Au temps de Botchan* n'est que le premier des cinq tomes d'une œuvre initialement publiée au Japon entre 1986 et 1994.

Une époque de transition

L'ère Meiji tire son nom du 122^e empereur du pays du Soleil levant, Meiji Tenno, dont le règne, entre 1867 et 1912, marque l'entrée du Japon, jusqu'alors féodal, dans la modernité. C'est la fin des shoguns, l'époque de l'industrialisation, de la guerre avec la Russie, de l'annexion de Taïwan et de la Corée. Devant assimiler les effets de l'occidentalisation, le Japon subit alors un choc profond dont les effets, selon Sekikawa, se font encore prégnants aujourd'hui. «La sensibilité moderne du Japon s'est for-



mée dans les dernières années de Meiji, dit-il, et malgré les multiples secousses que le Japon a connues depuis, elle existe toujours aujourd'hui. Les gens de Meiji connaissent déjà la plupart de nos tourments actuels.» Il ajoute plus loin: «[...] nous n'avons plus aucun désir de nous opposer à la culture occidentale. Quelles motivations vont maintenant faire avancer les Japonais? Peut-être sommes-nous déjà dans une liberté ambiguë et crépus-

culaire, dans laquelle nous ne ressentons même plus le besoin de libérer notre esprit? Notre société est vieillissante, notre culture est légère et désinvolte, et nous n'avons même pas conscience d'être vaincus.» *Au temps de Botchan*, œuvre anti-occidentale? La vérité est sans doute plus complexe.

Pour symboliser l'époque Meiji, Sekikawa s'est inspiré de la vie et de l'œuvre de l'écrivain et professeur Natsume Soseki. En 1903, Soseki revient de passer plus de deux ans en Angleterre. Les pires années de sa vie. Il y a presque laissé la raison. Au moment où il entame la thérapie écrite de *Botchan* («Le Jeune Homme»), Soseki fait la connaissance, lors d'une beuverie, de quelques personnes qui deviendront rapidement ses intimes et seront transposées dans son roman. Parmi eux: Hori Shiro, «redresseur de torts», Katsuzo Arahata, un des futurs fondateurs du Parti communiste japonais, et Ota Chuzaburo, judoka, tireur de pouce-pousse et étudiant. Bien des années plus tard, Chuzaburo publiera un livre où il prétendra avoir servi de modèle au personnage de

Botchan, livre sur lequel est basée la présente bande dessinée. Au fil des pages, Sekikawa et Taniguchi tressent les destinées de ces personnages avec celles de nombreux autres hommes et femmes littéraires ou politiques de l'époque, tous plus ou moins empêtrés dans ces bouleversements sociaux décrits dans *Botchan*, dont on suit également l'élaboration.

La surabondance de vignettes narratives et la volonté de tout dire rongent souvent les ailes aux récits historiques. Malgré la densité d'*Au temps de Botchan*, les auteurs ont évité ce piège. C'est sans doute grâce à l'utilisation de flash-backs, à la multiplication des points de vue, à l'aménagement de scènes plus intimes et à la liberté qu'ils se sont donnée d'inventer. Taniguchi manque peut-être de sensualité mais son trait s'avère d'une élégance et d'une exactitude peu communes, vif, détaillé pour les décors et les paysages, plus épuré pour les personnages. Il est aussi capable d'humour et sait varier mises en pages et cadrages.

denislord@endirect.qc.ca

POLAR

En noir, qui dit mieux?

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

C'est une histoire qui n'en est pas tout à fait une. Une presque enquête menée par un correcteur à la jambe de bois qu'on vient de foutre à la retraite et qui soupçonne que son meilleur ami a été victime d'un meurtre plutôt que d'une crise cardiaque. Avec plongée en parallèle dans le monde du cinéma underground et dans les souvenirs des élèves de première du lycée Henri-IV vers la fin des années 60. Et vue(s) intéressante(s) sur la faune et la flore des camés parisiens, tout comme sur les ex-soixante-huitards sur le retour d'âge et en mal de causes. Le tout servi dans une langue savoureuse et un style d'une vivacité souvent étonnante. Qui dit mieux?

H4BLUES

Jean-Bernard Pouy
Gallimard, Série noire
Paris, 189 pages

ESSAIS

Deux vieux débats revisités

Everett Farmer, Fred Sterling Phillips et Earl Lund, Jack Loran, Henry Malanik, Joseph-Pierre Richard, Henri Hector Légault, Leo Anthony Mantha, Robert Rae Cook, Arthur Lucas, Ronald Turpin et, enfin, Marguerite Pitre, ça vous dit quelque chose? Ce sont les noms des derniers hommes, et de la dernière femme, exécutés par pendaison dans chacune des provinces canadiennes (à l'exception de Terre-Neuve).

Dans *Haut et court*, un ouvrage à la fois passionnant et maladroit, Alan Hustak, journaliste au quotidien *The Gazette*, nous raconte la vie de ces tristes sires, et leur fin cruelle, avec des intentions historiques et polémiques. Ses récits de crimes et de procès, en effet, enrichissent l'histoire judiciaire canadienne et plaident, du même coup, en faveur de l'opposition à la peine de mort. Rédigés à la manière de nouvelles littéraires qui se lisent d'une traite, les dix chapitres qui composent ce livre ne visent pas tant à disculper les condamnés en question qu'à illustrer la non-pertinence de leur condamnation à mort. Pauvres hères au lourd passé et abandonnés à eux-mêmes, souvent malades mentaux non diagnostiqués, victimes, dans plusieurs cas, de procès bâclés et d'enquêtes policières scandaleuses, les pendus que nous présente Hustak n'étaient pas, dans la plupart des cas, des enfants de cœur, mais ils seraient, aujourd'hui, ou acquittés, ou condamnés pour homicide involontaire, ou, pour les pires d'entre eux, emprisonnés à vie.

Hustak, essentiellement, raconte ces histoires sordides (on passe ainsi de la Nouvelle-Écosse de 1937 à l'Ontario de 1961), mais, au passage, il en profite pour se prononcer sur le fond de la question. À l'argument selon lequel la pendaison se justifie par son effet dissuasif, il réplique par la remarque suivante: «Everett Farmer, un travailleur noir de Nouvelle-Écosse âgé de trente-cinq ans, ne comprenait pas le latin et ne lisait sans doute pas les compte-rendus des audiences parlementaires que publiaient les journaux. La peur ne l'avait pas empêché de faire ce qu'il avait fait, le 1^{er} août 1937, à Shelburne, en Nouvelle-Écosse» (sic).



Louis Cornellier

De même, pour dénoncer le caractère barbare et inhumain de la pendaison, qu'il illustre à l'aide d'une foule d'histoires d'horreur qui vont de la décapitation involontaire à l'utilisation d'une corde trop longue qui oblige le bourreau à pousser sur le dos du condamné afin d'accélérer sa mort, Hustak cite un professeur abolitionniste ontarien: «Un examen des arguments en faveur de la peine capitale ne révèle aucune nécessité d'enlever la vie à Ronald Turpin. La société peut se protéger de comportements aussi atrocement anti-sociaux sans s'abaisser à prendre la vie de sang froid», déclara Morton dans une de ses chroniques. Il n'est pas impossible que Turpin, si on lui laisse la vie sauve, puisse se réformer au point de pouvoir vivre sa vie en prison comme un homme raisonnable» (sic).

Instructif, pédagogique et captivant, l'essai d'Alan Hustak souffre cependant d'une inacceptable paresse éditoriale. Les fautes de français y pullulent, les erreurs factuelles aussi (une jeune fille passe de 14 à 13 ans, juin et juillet sont confondus), qu'une simple lecture aurait permis de corriger, et une subite modification de caractères, sans aucune signification, survient à la page 88. L'ouvrage, au surplus, ne contient pas de table des matières. Ce n'est pas en la maltraitant de la sorte que l'histoire des faits divers, un projet légitime et nécessaire, acquerra ses lettres de noblesse.

Hymne à Tracy et Robert Latimer

Le nom de Tracy Latimer, lui, vous dit sûrement quelque chose. Très médiatisée, l'histoire de cette jeune Saskatchewanaise lourdement handicapée que son père a choisi d'empoisonner au gaz carbonique en 1993 a déclenché les passions et relancé tout le débat sur l'euthanasie et le meurtre par compassion.

Fallait-il condamner Robert Latimer qui prétendait n'avoir agi que par compassion, afin de mettre un terme aux souffrances atroces de sa fille? Plusieurs pensaient que non, que le seul fait de lui laisser porter le poids de la gravité existentielle de son geste était une sanction appropriée et que la loi, dans ce cas précis, était dépassée par l'événement. D'autres, au nom d'une défense des droits et de la dignité des personnes handicapées, plaidaient en faveur d'une condamnation. «La société, disaient-ils, se doit d'être extrêmement sévère envers cet homme afin que d'autres qui envisagent la solution finale comme une possibilité intéressante ne passent pas à l'action.» Latimer, finalement, sera «condamné à la prison à vie pour un meurtre au deuxième degré (cette sentence lui impose un minimum de dix années d'emprisonnement)».

Dans un ouvrage très intense et poignant qui revisite les tenants et aboutissants de ce drame, l'écrivain Michel-Wilbrod Bujold prend résolument la défense de Robert Latimer en tentant de démontrer qu'il a fait un geste d'amour et de profonde compassion: «S'il n'a pas pu la tuer dès le début, c'est peut-être qu'il ne l'aimait pas encore assez. L'amour grandit avec le temps. Et c'est maintenant à cause de cet amour qu'il peut la tuer. Et il la tue par amour, et peut-être en raison d'un sentiment encore plus fort.»

Hymne à l'humanité blessée de Robert Latimer, «coupable d'être innocent» parce qu'il a répondu à l'appel de la «voix-sans-voix» de sa fille archisouffrante dont l'existence correspondait à une «phase interminable», *Le Don de la mort* s'élève contre une «loi coupable de ne pas juger tous les meurtres — par omission. Une loi qui absout des consciences coupables de non-intervention auprès des personnes en état de souffrance insupportable».

Présentant Latimer comme un «sage-homme qui met

sa fille au monde dans la mort», Bujold refuse l'argument de la «pente glissante» selon lequel «acquitter Robert Latimer pourrait très bien revenir à dire que la «chasse est ouverte» sur tous les enfants ayant des déficiences semblables». Cet argument, selon lui, revient à noyer le cas des «lourdement handicapés» dans la cause des «personnes avec des déficiences».

«Est-il juste et moral, demande-t-il, de maintenir «en mort», de son vivant, quelqu'un qui, plus que désavantagé et qui ne peut donner son consentement, est incapable par lui-même d'évoluer et est condamné à survivre?» Ultimement, ajoute-t-il, cette cause soulève une question universelle qui concerne notre humanité même: «[...] où en sommes-nous dans notre capacité et dans notre habileté à nous aider les uns les autres, à nous porter directement secours, d'individu à individu? Avant toute forme de compassion et en dehors de tout mot et de tout concept.»

Très bouleversant, cet ouvrage, que l'auteur a voulu inscrire dans «la démarche du poète qui avance, recule, bifurque, revient sur ses pas, piétine, bute et s'emmêle dans ses mots...», répond oui à l'impossible question formulée en sous-titre: «Tuer peut-il devenir un acte d'amour?» Parvient-il à nous en convaincre? Peut-être pas. Mais à nous ébranler, certainement.

louiscornellier@parroinfo.net

HAUT ET COURT

L'HISTOIRE DES DERNIÈRES PENDAISONS AU CANADA

Alan Hustak

LE DON DE LA MORT

TUER PEUT-IL DEVENIR UN ACTE D'AMOUR?

AU CŒUR DE L'AFFAIRE LATIMER

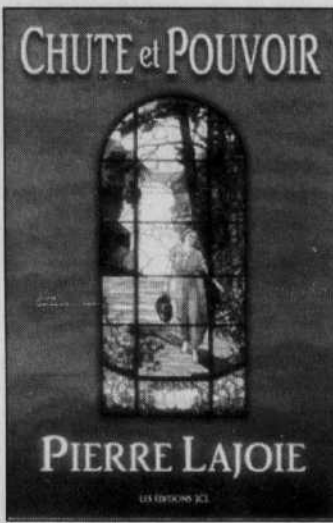
Michel-Wilbrod Bujold

Les deux ouvrages aux Éditions Trait d'Union Montréal, 2003, respectivement 224 et 176 pages

MÉMOIRES

La cité de Lajoie

JEAN-FRANÇOIS NADEAU
LE DEVOIR



«honorables» et les «très honorables» du monde politique canadien. Il en donne à preuve nombre de photos qui le montrent avec tous les Brian Mulroney, Robert Bourassa, Daniel Johnson, Jean Chrétien et autres têtes d'affiche de la vie parlementaire.

Un système inutile

L'ancien président du Parti libéral ne tient pas pour autant le système parlementaire en haute estime. Pour tout dire, il juge même inutile le système de partis. «Les gens n'ont pas vraiment besoin d'un système de partis. Ils ont tout simplement besoin que les finances de l'État soient bien administrées, que certains services collectifs soient distribués, que les écoles fonctionnent, que les hôpitaux répondent aux besoins des bénéficiaires, que leur sécurité soit assurée, qu'il y ait une administration de la justice et que les ordures soient ramassées.»

Il s'agit donc seulement d'administrer. C'est tout. Pas vraiment besoin de partis. Un seul suffirait. Et on devine bien lequel.

Pierre Lajoie se plaint pourtant d'avoir été la malheureuse victime d'un système digne, dit-il, du parti unique de Joseph Staline. Il se dit victime de la justice. De quoi parle-t-il, sans cette fois vraiment en parler?

En 1995, un juge l'a condamné à la prison pour crime économique. À titre de cadre de l'entreprise LMB Experts, Lajoie aurait détourné, de 1988 à 1991, des sommes considérables. Il aurait aussi commis des fraudes au détriment de la Banque Royale du Canada et de la Caisse populaire de Kénogami.

Son procès avait fait grand bruit à Chicoutimi. Un cadre de LMBDS avait même déclaré sous serment que Lajoie avait eu recours à des prostituées et des danseurs nus pour de petites fêtes auxquelles auraient participé, à Montréal, certains notables au Reine-Élisabeth. Il avait fallu émettre un mandat d'arrestation pour retrouver Lajoie. Mais la révision du procès, en 1999, avait mené Lajoie à purger une peine dans la société.

En prison pendant quelque temps, Lajoie regrettrait de ne pas avoir son cellulaire. «La prison n'est pas un endroit pour les hommes d'affaires», écrit-il.

CHUTE ET POUVOIR

Pierre Lajoie
Éditions JCL
Chicoutimi, 2003, 312 pages

LITTÉRATURE SUD-AFRICAINE

Jeune homme à l'œuvre

VERS L'ÂGE D'HOMME

J. M. Coetzee
Traduit de l'anglais
(Afrique du Sud) par Catherine Lauga du Plessis
Seuil
Paris, 2003, 240 pages

JOHANNE JARRY

Afrique du Sud, début des années 60. J. M. Coetzee décide de quitter le pays. «Qu'est-ce que vous fuyez? L'ennui», répondra-t-il. Les philistins. *Latrophie de toute vie morale. La honte.* Le jeune homme veut vivre là où «la vie peut être vécue à plein». Ce pourrait être Londres, Paris, peut-être Vienne. Mais pour qui vient d'Afrique du Sud, Londres présente moins d'obstacles, à commencer par celui de la langue. Le jeune Coetzee choisit donc de s'y installer, bien déterminé à devenir artiste.

Vers l'âge d'homme donne suite à un volet autobiographique entrepris avec *Scènes de la vie d'un jeune garçon* (Points), récit où l'écrivain retrace son enfance en Afrique du Sud. Dans *Vers l'âge d'homme*, tout comme dans son livre précédent, J. M. Coetzee prend ses distances en parlant de celui qu'il était à la troisième personne. Avec empathie, mais sans complaisance, le narrateur décrit le parcours d'un jeune homme cultivé et romantique obsédé par la figure de l'artiste, en quête de lui-même à travers les autres, cherchant du côté de ses maîtres (parmi eux Pound et Eliot) quel comportement adopter pour correspondre à l'image de l'écrivain qu'il rêve d'incarner. «En attendant, son côté terne et son allure bizarre font partie du purgatoire par lequel il doit passer pour émerger un beau jour dans la lumière: la lumière de l'amour, la lumière de l'art. Car il sera un artiste, c'est chose arrêtée de longue date.»

En attendant, il lui faut aussi gagner sa croûte, et surtout faire connaître sa réussite à ceux qui sont restés en Afrique du Sud. Grâ-

ce à son diplôme de mathématicien, il obtient une formation de programmeur chez IBM. Mais cette situation qu'il enviait au départ le fait rapidement déchanter. «De l'immeuble, une masse de béton et de verre sans aucune originalité, émane un gaz inodore et incolore, qui s'insinue dans son sang et l'engourdit. IBM, il le jurerait, est en train de le tuer, de faire de lui un zombie.» L'ouverture sur le monde dont il est avide, c'est au cinéma et dans les livres qu'il la trouve, bien plus que dans la vie londonienne dont il semble incapable de profiter.

Après l'art, vie d'artiste oblige, ce sont les femmes qui préoccupent le jeune homme. À ses yeux, la gent féminine ne peut créer; son sexe la cantonne au rôle de muse dévouée au créateur qui l'a sacrée l'élu de son cœur... La réalité n'est toutefois pas à la hauteur des attentes du jeune homme, qui retire bien peu de plaisir des quelques femmes qu'il croise, ce qui ne l'empêche pas d'espérer rencontrer celle que lui destine sa vie d'artiste... Précisons que ces quelques femmes, et le jeune homme ne le nie pas, ne trouvent pas davantage en lui le compagnon qu'elles espèrent...

L'écriture du jeune Coetzee se transforme autrement qu'il l'avait imaginé; elle lui apparaît plus maîtrisée, mais toutefois privée d'énergie. «Est-ce que grandir revient à cela: en grandissant, on se déprend du désir, de la passion, de tout ce que l'âme connaît d'intense?» Qu'est-ce qui l'empêche d'écrire comme il le veut? La peur. Peur d'écrire, peur des femmes. La peur est le véritable obstacle, le seul qui l'empêche de faire de l'écriture une réalité, sa réalité.

Vers l'âge d'homme regorge de questions, de doutes, d'élan intellectuels, de préjugés, d'idées romantiques. La tension raciale qui agite l'Afrique du Sud y vibre en sourdine. L'ensemble est tout simplement stimulant. Le lecteur que cette vie d'artiste faisait rêver se rappellera ses années de jeunesse. Est-il devenu celui qu'il espérait ou

s'est-il rangé derrière sa peur? À lui de voir, mais pour ce qui est du jeune J. M. Coetzee, il est devenu un écrivain, et pas des moindres.

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
Basé sur les ventes du 2 au 8 juillet 2003

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Points
1	Fantastique	HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX	J. K. ROWLING	Raincoast	3
2	Polar Qc	INDÉSIRABLES	C. BROUILLET	la courte échelle	3
3	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - La deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard	4
4	Roman	ONZE MINUTES	P. COELHO	Anne Carrière	8
5	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1	A. BRASHARES	Gallimard	54
6	Psychologie	QUÉRIR	SERAN-SCHREIBER	Robert Laffont	12
7	Roman	L'IGNORANCE	M. KUNDERA	Gallimard	21
8	Biographie	FRANÇOISE GIROUD - UNE AMBITION FRANÇAISE	C. OCKRENT	Fayard	3
9	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC	D. PENNAC	Gallimard	7
10	B.D.	LE PETIT SPIROU, t. 11 - Tu ne s'ras jamais grand!	TOME / JANRY	Dupuis	5
11	Biographie	MON HISTOIRE	H. R. CLINTON	Fayard	4
12	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	10
13	Polar	UNE SECONDE CHANCE	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	8
14	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	14
15	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont	20
16	Roman	UNE ADORATION	N. HUSTON	Lemac/ Actes Sud	7
17	Actualité	LE MONDE SECRET DE BUSH	E. LAURENT	Pion	4
18	Actualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	143
19	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	131
20	B.D.	32 DÉCEMBRE	E. BILAL	Humanoides	5
21	Roman	LE COTTAGE	D. STEEL	Pr. de la Cité	4
22	Biographie	CESAR IMPERATOR	M. GALLO	XO éd.	8
23	Roman	LE LIBRAIRE DE KABOUL	A. SEIERSTAD	JC Lattès	4
24	Polar	GONE, BABY, GONE	D. LEHANE	Rivages	10
25	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 4 (numéro double)	M. HANNEQUART	Rudel Medias	3
26	Polar	LES HOMMES DE PAILLE	M. MARSHALL	Michel Lafon	8
27	Roman Qc	NOUVELLES D'AUTRES MÈRES	S. MYRE	Marchand de livres	12
28	Roman Qc	LIFE OF PI	B.-H. LÉVY	Grasset	8
29	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages	63
30	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS	S. HUSTVEDT	Lemac	16
31	Cuisine	BARBECUE	RAKHELV/SCHNEIDER	L'Homme	63
32	Essais	QUI A TUÉ DANIEL PEARL ?	B.-H. LÉVY	Grasset	8
33	Roman	IMPRIMATUR	MONALDI / SORTI	JC Lattès	24
34	Guide Qc	PROMENADES MONTRÉALaises	H. LAPERRIÈRE	Fides	3
35	Polar	LA REINE DU SUD	A. PEREZ-REVERTE	Seuil	5
36	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	20
37	Roman	LA TACHE	P. ROTH	Gallimard	40
38	Guide Qc	LES PLAGES ET GRÈVES DE LA GASPÉSIE	WALTON/BOUCHARD	Fides	4
39	Faune Qc	LES DISEAUX ET L'AMOUR	J. LÉVEILLÉ	L'Homme	12
40	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Pion	28
41	Guide Qc	LA ROUTE VERTE DU QUÉBEC	COLLECTIF	Tricycle	161
42	Roman Qc	LES FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur	12
43	B.D.	ALBUM SPIROU, t. 269	COLLECTIF	Dupuis	8
44	Polar	DARLING LILLY	M. CONNELLY	Seuil	9
45	Guide Qc	QUÉBEC LA BELLE PROVINCE	COLLECTIF	Phidal	234

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

93% de nos clients ont aimé les qu'ils ont achetés.

Avant de partir en vacances, pensez-y!

Olivieri librairie-bistro

C'EST EN LIBRAIRIE

QU'ON TROUVE CE QUE L'ON CHERCHE

QU'ON COMMANDE CE QUI NOUS PLAÎT

QU'ON DÉCOUVRE DES MILLIERS DE LIVRES

C'EST EN LIBRAIRIE QU'ON RENCONTRE DES LIBRAIRES...

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

J'ai pas le temps, je m'en vais lire...

LE DEVOIR

DE VISU

BIENNALE DE VENISE

Ma cabane au Canada

FROM HERE TO THERE

Jana Sterbak
Pavillon canadien
Biennale de VeniseBERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

La participation canadienne au cœur des pavillons nationaux officiels à la Biennale de Venise est assurée par l'artiste montréalaise d'origine tchèque Jana Sterbak. Sa candidature a été défendue avec succès par le Musée d'art contemporain de Montréal. C'est Gilles Godmer, conservateur au musée, qui était en charge du dossier de cette exposition. Installation vidéo ambitieuse, *From Here To There*, sans chauvinisme, est à compter parmi les succès ponctuels d'une Biennale dont la cinquantième édition est à considérer comme plus que moyenne.

Fait intéressant, parmi les pavillons officiels des Giardini di Castello, la pièce de Sterbak est l'une de celles qui prennent le plus en charge les données physiques du bâtiment dans lequel est présentée l'œuvre. Ailleurs, les pavillons semblaient accueillir les œuvres à l'instar des musées traditionnels, c'est-à-dire à titre d'enveloppe, de coquille dans laquelle, la plupart du temps, les œuvres donnent l'impression d'avoir été déposées sans que soient donnés des signes singuliers d'une véritable réflexion sur la manière de présenter les œuvres. Certains diront que l'esprit d'aventure de la pièce de Sterbak se mesure non seule-

ment par la trame narrative que la vidéo déploie, mais aussi par cette utilisation de l'architecture ingrate du pavillon.

Propriété du Musée des beaux-arts du Canada, le pavillon canadien a été conçu à l'occasion de la Biennale de 1958 par l'architecte italien Enrico Peressutti. Bâtiment de brique rouge, de bois, de verre et d'acier, le pavillon reprend une forme conchoïdale réalisée selon le principe de la spirale d'Archimède. La publication luxueuse qui accompagne l'exposition rappelle dans un bref article combien cette architecture, contestée à plusieurs titres, colporte les stéréotypes associés au Canada. Celle-ci présente en effet plusieurs obstacles à la présentation de l'art actuel (peu de murs portants, inclusion d'un arbre en son volume, etc.).

Plutôt que de nier cet aspect, Sterbak l'a exploité. D'autant plus que les panneaux de bois qui recouvrent le verre de la structure durant l'hiver ont été laissés sur place, appuyant l'idée que cette construction supporte une vision colonialiste.

Une fois le seuil du pavillon franchi, le visiteur constate rapidement que l'espace interne a été entièrement habillé pour recevoir six écrans vidéo. Ces derniers reprennent la courbure des murs mais en heurtent la relative régularité.

Un point de vue... différent

Sur ces écrans, des images sont diffusées qui n'ont pas été filmées par l'artiste. On vous en avait parlé lors de l'inauguration partielle de l'installation au MACM, l'artiste a



Une image tirée du vidéo de Jana Sterbak, *From Here To There* (2003).

imaginé un dispositif permettant de prendre des images qui donnent une idée de ce qu'est le monde à 35 centimètres de hauteur. Une caméra miniature a été adaptée pour que le chien Stanley puisse la porter sur sa tête, alors que l'appareil qui transmet les images repose sur son dos, comme un gilet. Ce système qui transforme le chien en caméraman permet de partager le point de vue de l'animal.

Le projet devait mettre en scène la chronique des aventures de Stanley dans la cité des Doges, à Venise, et sur les berges du Saint-Laurent, dans la région du Bas-du-Fleuve. Ce n'est que la deuxième portion qui a été réalisée à temps pour la Biennale. L'idée de rapprocher dans le temps et l'espace deux lieux fortement marqués cul-

tuellement n'était pas sans intérêt (bien que la porte d'entrée historique du Canada et celle de Venise ne soient sans doute pas de même valeur patrimoniale au regard de tous). Une des dimensions étonnantes du projet venait de ce que l'artiste entendait sans doute développer l'idée que deux formes de tourisme étaient à comparer à travers l'accumulation d'images tournées par le chien.

Stanley est un terrier jack russels qui a été choisi parce que la race à laquelle il appartient possède un instinct de chasseur encore développé. Les images sautillantes de la vidéo sont pour nous typiques du Bas-du-Fleuve: de grandes routes enneigées, le traversier, une promenade dans un boisé, sur les glaces, ou encore, sans réellement

qu'on puisse l'expliquer, dans un parc en contexte urbain.

Si on passe outre un côté légèrement ringard — la vision que donne Sterbak (probablement à dessein) ne se démarque pas des stéréotypes, même si elle est mue par les instincts de l'animal —, l'installation commence à captiver dès lors que la facture des images est prise en considération, de même que le sous-texte de la narration que ces images tirées du pays de l'hiver développent.

Les images captées par le chien ne sont pas sans posséder certaines qualités plastiques. Sautillantes, constamment au bord de la défaillance puisqu'elles peinent à rendre l'information visuelle lorsque le chien s'excite un tant soit peu, ces images s'accordent aux intentions de l'artiste de faire un clin d'œil à un cinéma d'avant-garde amoué de ces explorations essentiellement formelles. Lorsque le chien se secoue, par exemple, les images tournent, se superposent en une rapide succession. Elles donnent le vertige.

C'est aspect est complété par les développements de la narration. Évidemment, le principe d'altérité, en règle générale cher à la production de Sterbak, est activé à travers les mécanismes de l'œuvre, qui donne à voir par le truchement d'un regard étranger au nôtre, un regard de cyclope (la caméra numérique) de surcroît. Ainsi, le regard est pour ainsi dire diffracté par le dispositif de l'œuvre, qui non seulement fait partager le point de vue de l'animal mais donne un regard filtré par les possibili-

tés et les limites de l'appareil que porte le chien.

Mais il y a plus, et c'est à notre avis un aspect qui donne à cet axe de l'altérité un caractère plus complexe. Chacune des pulsions du chien est enregistrée par la caméra, chacune de ses excitations, de ses accélérations, tout comme ses hésitations. Puisque l'œuvre consiste en une documentation des comportements de l'animal, alors ses réactions devant les composantes du paysage sont partagées. Même ses rencontres avec d'autres animaux.

L'œuvre est assurément plus intéressante comme étude comportementale que comme tentative de capturer des images inédites ou inhabituelles du paysage. Ainsi, lors des rencontres de Stanley avec d'autres animaux — un porc-épic inhospitalier ou un autre chien —, l'étude de la conduite du chien devient fascinante. La curiosité qu'éveille ces séquences est pimantée par l'attitude du chien à l'égard de ces «autres».

Par cette stratification des rapports à l'altérité — nous regardons l'autre qui nous prête ses yeux alors qu'il entre lui-même en contact avec autrui —, la pièce de Sterbak est autre chose qu'une œillade colonialiste sur un paysage qui a supporté maints lieux communs: la froidure, le caractère sauvage, les étendues sans fin de la lande, etc. Avec cette pièce défendue techniquement par l'équipe du musée et avec le brio qu'elle démontre habituellement, Sterbak devrait pouvoir donner un coup de vis supplémentaire à sa carrière européenne, qui a pris un bel essor depuis quelques années.



GRAHAM BARING
Leather Landscape (détail),
2003, de Patricia Piccinini.

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Deux autres pavillons des Giardini di Castello méritent absolument le détour. Patricia Piccinini, dans le pavillon australien, et Michal Rovner, dans le pavillon d'Israël, sont parmi les artistes qui non seulement soulèvent des questions d'une actualité prenante — celles de la normalité, de la conformité aux canons de mesure, de la mise en boîte des espèces, humaines ou autres, etc. — mais proposent aussi une mise en forme des plus percutantes.

Dès les premiers abords, les installations vidéo de Michal Rovner semblent se révéler dans l'immédiat. En vidéo, des bactéries se promènent, soit libres sur les murs du pavillon, soit à l'intérieur d'éprouvettes de verre déposées sur des tables blanches et lisses. De petits points noirs grouillent dans ces projections, de façon aléatoire, s'agglutinent et se repoussent, bizarrement organiques.

Après quelques minutes à regarder ces formations, on se rend

compte qu'à très petite échelle, ce sont des humains qui sont contenus dans ces éprouvettes. Petit à petit, à mesure que l'œuvre force non pas à la contemplation mais bel et bien à l'examen — en cela, elle est très réussie —, ces bactéries, sans même changer, se transforment en humains (c'est notre œil qui s'acclimate), mais jamais l'idée ne nous quitte que ces humains demeurent des germes. Un constat pas des plus rassurants sur la condition humaine.

Ailleurs, dans *Time Left*, Rovner reprend une formule similaire, mais ce sont des alignements de corps qui articulent la pièce. Des dizaines de lignes chevrotantes couvrent tous les murs de la salle, du sol au plafond, dans ce qui s'annonce au départ comme une installation n'explorant que la forme. Encore une fois, ces alignements ont le pouvoir d'évoquer les pires catastrophes — comment ne pas penser à Auschwitz? — et, de façon moins terrible mais tout aussi «claustrophobante», à la normalisation de la sphère sociale.

A quelques pas de là, dans le pa-

villon australien, Patricia Piccinini propose une famille d'êtres complètement monstrueux, mais qui cependant n'arrive pas à repousser totalement. Sur des socles stylisés, entre le présentoir de musée, des fauteuils et un environnement naturel, des animaux dotés d'un registre d'expression presque humain évoluent, donnent naissance, allaitent ou démontrent un grand esprit de curiosité.

Plusieurs fois en sculpture des artistes ont pu explorer de telles considérations sur la création, la génétique, la bio-éthique et les manipulations génétiques. Ici, grâce à un soin extrême dans le rendu des détails, ces êtres grotesques mais paradoxalement attachants gagnent une qualité de présence incomparable.

Cette installation reprend des paramètres déjà explorés par d'autres. Mais plutôt que de présenter cette «famille» comme un objet de curiosité en se contentant de mimer le type de présentation populaire dans les musées de science naturelle, l'artiste complexifie un peu la chose en ajoutant

des personnages «humains» dans ses installations, comme d'autres visiteurs dans l'espace.

C'est à s'y méprendre. En regardant ces espèces croisées avec l'humain, on finit par presque se cogner sur ces autres personnages en silicone déposés directement sur le plancher. Un petit bébé s'approche d'un de ces êtres qu'on hésite à qualifier de monstres. Plus loin, de jeunes adolescents ignorent la scène et jouent avec leurs Game Boys.

Cette installation pose de nouvelles questions à propos de ce qui est normal, de ce qui est propre au genre humain, sur les croisements entre les espèces et donc sur les frontières qu'il est possible de traverser (on pense à cette oreille humaine que des scientifiques sont parvenus à faire pousser sur le dos d'une souris), et finalement sur la valeur à accorder à des formes de vie plutôt qu'à d'autres. Ce qu'il y a de plus fascinant par contre, ce sont les personnages humains qu'elle ajoute: ceux-ci lancent un pont entre nous et ces espèces pas tout à fait animales. En jouant comme un déno-

mineur commun, elles rappellent que nous ne sommes plus très loin de ce que nous abordions, au départ, comme des phénomènes de foire.

Futur antérieur

Jusqu'au 19 juillet
CHRISTIANE AINSLEY
MICHÈLE ASSAL
SYLVAIN BOUTHILLETTE
PAUL BUREAU
MARIO CÔTÉ
ROBBIN DEYO
SUZANNE DUBUC
NATHALIE GRIMARD
HARLAN JOHNSON
LOUISE MASSON
RICHARD MILL
LIISA PETROCCO
MARC SÉGUIN
FLORENCE VICTOR
JUAN PABLO VILLALPANDO
ÉTIENNE ZACK

Galerie Trois Points

372, rue Ste-Catherine Ouest, espace 520,
Montréal (Québec) Canada H3B 1A2
Tél. 514.866.8008 Téléc. 514.866.1288
E-mail: gallerietroispoints.qc.ca
Site Internet: www.gallerietroispoints.qc.ca

Avec la participation du ministère de la Culture
et des Communications

Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

UNE BONNE FAÇON
DE GOÛTER L'ÉTÉ !

Des places sont encore disponibles !
19 juillet
théâtre en Mauricie
Un étrange songe d'une nuit d'été

27 juillet
peinture à Ottawa
Watteau, Fragonard, Chardin...
au Musée des beaux-arts

2 août
fleurs et nature
Mont-St-Grégoire et Sherbrooke

9-10 août
paysage et poésie
Félix Leclerc et l'île d'Orléans

(514) 352-3621

Galerie et Studio d'art PHOENIX

Œuvres éclectiques

Peinture à l'huile Lucia Monaco
Aquarelle Barbara Van Der Paugh

4075-1, rue Saint-Denis (514) 844-9855

ROSELINE GRANET

Sculptures • Pastels

Exposition jusqu'au 19 juillet

GALERIE SIMON BLAIS

520, boul. Saint-Laurent (101-101) 514-8111

Galerie d'art

Studio
261

Maintenant ouvert

Claude Théberge, en exclusivité.

Reynald Connolly, Pauline Bressan, Fablo,
Hélène Goulet, Robert Gérard et autres

Art

261, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal
Tél.: (514) 845-0261
Lundi jusqu'au dimanche 10h - 18h
www.studio261.ca

1700, rue Saint-Denis, Montréal • Du lundi au vendredi de 9h à 17h

Entrée gratuite

Québec

Exposition
du 25 juin au 29 août 2003
Bibliothèque nationale du Québec

Une relation plus que centenaire

Relations
internationales
Québec

Bibliothèque
nationale
Québec